

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

47/3 | 2006
La Russie au XVIII^e

Souvenirs de captivité en Russie

Carl von Roland



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8844>

DOI : 10.4000/monderusse.8844

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 23 septembre 2006

Pagination : 615-658

ISBN : 978-2-7132-2097-5

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Carl von Roland, « Souvenirs de captivité en Russie », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/3 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2007, Consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8844> ; DOI : 10.4000/monderusse.8844

2011

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_473&ID_ARTICLE=CMR_473_0615

Souvenirs de captivité en Russie

par Carl von ROLAND

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2006/3 - Vol 47

ISSN 1252-6576 | ISBN 9782713220975 | pages 615 à 658

Pour citer cet article :

—Roland C., Souvenirs de captivité en Russie, *Cahiers du monde russe* 2006/ 3, Vol 47, p. 615-658.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

CARL VON ROLAND

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ EN RUSSIE [...]*

Moi, Carl von Roland, chef d'escadron et commandant de place, chevalier de l'Ordre de l'Épée, né à Stockholm le 30 octobre 1684, j'ai rédigé ce qui suit pour laisser un souvenir après ma mort lorsque, dans Sa grande miséricorde, le Seigneur me l'accordera selon Sa volonté, bénie soit-elle. Depuis l'an 1704, j'étais au service de Sa Majesté le roi Charles XII¹, prenant part aux campagnes en Pologne, en Saxe, en Ukraine, en Poméranie et en Norvège². [...]

Je ne parlerai ici que de mes propres aventures, événements qui ont suivi la malheureuse affaire de la Poltava³ durant laquelle mon cheval fut tué. Je me trouvais alors loin de mon régiment : quand ce dernier reçut l'ordre de se préparer au combat, j'étais depuis quelques jours à proximité de Poltava où j'avais été envoyé, à la tête de trente hommes, tenir une position, de sorte que je ne disposais ni de palefreniers ni de chevaux de rechange. Dans la nuit avant la bataille, le comte Bonde, qui était à l'époque aide de camp général, vint me voir à mon poste pour me transmettre l'ordre de me rendre avec mes hommes à la civière de Sa Majesté, qui y était couché souffrant d'une blessure, et d'y monter la garde, ce que je fis jusqu'à la levée du jour. La bataille venait de commencer et Sa Majesté m'ordonna de rejoindre mon régiment qui était en passe d'enlever la première ligne de fortifications de l'adversaire et qui réussit à le faire.

* traduit du suédois par Elena Balzamo.

1. Charles XII, roi de Suède de 1697 à 1718.

2. De 1700 à 1721, la guerre du Nord vit l'affrontement de la Suède et d'une coalition réunissant la Russie, le Danemark-Norvège et la Saxe-Pologne, avec aussi la Prusse et Hanovre à partir de 1715.

3. La bataille dans les environs de la ville ukrainienne de Poltava eut lieu le 27 juin (8 juillet n.s.) 1709 entre l'armée de Pierre I^{er} et les troupes de Charles XII. La totalité de l'armée suédoise se rendit progressivement entre le 27 et le 30 juin. Près de vingt mille soldats et officiers furent constitués prisonniers.

Comme je le disais, mon cheval fut tué au cours de cette action, juste à la fin. Alors que tout le monde se retirait, je me trouvais sans monture. Or, à la tête du détachement de cavaliers ennemis qui s'approchaient, galopait un cheval égaré ; je tentai de l'attraper, y parvins, sautai dessus et me sauvai à travers un marécage. Les Russes qui me poursuivaient — des gars lourds montés sur de petits chevaux — s'y embourbèrent, tandis que le coursier dont je m'étais emparé sur le champ de bataille était si fort et si grand que pour le monter j'étais obligé de mettre le pied dans l'étrier.

M'étant ainsi sauvé, je m'apprêtais à rejoindre notre armée et mon régiment — qui, à ma grande surprise, se trouvait déjà si loin que je ne le voyais plus —, lorsque je tombai sur un détachement de cavalerie russe. Je ne compris qui étaient ces gens que lorsqu'ils se trouvèrent déjà tout près, car la fumée de la poudre et la poussière obscurcissaient la vue par ce temps chaud et sec. Me rendant compte qu'il s'agissait des Russes, je fis demi-tour et, peu de temps après, je retrouvai les nôtres et rejoignis mon régiment.

Ce qui se passa ensuite sur les bords du Dniepr est bien connu⁴. Pour ma part, j'aurais parfaitement pu traverser le fleuve, comme tant d'autres, mais j'étais persuadé qu'il allait y avoir encore une bataille, suivant l'ordre de Sa Majesté. J'étais l'unique officier de la compagnie et mes dragons proposèrent, au cas où je le désirerais, de m'aider lors de la traversée, car ils avaient démolé une mosquée ou une église en bois pour en fabriquer des radeaux, sur lesquels certains se sauvèrent, sans qu'on pût les retenir. Mais peu après, on commença à parler de capitulation, idée qui fut mal accueillie par les officiers et les hommes du régiment. Nous fîmes savoir au lieutenant-colonel comte Lejonhufvud⁵, qui faisait le tour des compagnies pour l'annoncer, que nous voulions nous battre ; mais cela ne servit à rien⁶. On nous promit que les officiers pourraient garder leurs épées et leurs effets personnels et qu'ils seraient bientôt remis en liberté⁷. Il était désormais trop tard pour entreprendre une traversée, il n'y avait plus de bois disponible, et beaucoup de ceux qui tentèrent de le faire avec leurs chevaux se noyèrent.

4. Cette phrase invite à penser que Roland avait lu les journaux et les mémoires de ses camarades, vétérans de Poltava. Voir l'avant-propos.

5. Carl Lejonhufvud. Ne pas confondre avec le général Adam Ludvig Lejonhufvud [Lewenhaupt, etc.] (1659-1719, Moscou) qui fut chargé du commandement de l'armée suédoise et capitula à Perevoločna, le 30 juin 1709.

6. Adam Lejonhufvud nota cependant dans son journal que la majorité de la troupe avait voulu se rendre, persuadée de l'avantage numérique de l'armée russe. Cité par D. M. Šarypkin, « Russkie dnevniki Švedov-poltavskih plennikov » [Les journaux russes des Suédois prisonniers de Poltava], in Ju. D. Levin, éd., *Vosprijatie russkoj kul'tury na Zapade : Očerki* [La perception de la culture russe en Occident : Recueil d'articles], M. : Nauka, 1975, p. 59-85, ici p. 72.

7. Selon les conditions de capitulation signées par A. D. Menšikov le 30 juin 1709 au quartier général près de Perevoločna, le tsar promettait de laisser aux généraux et aux officiers de l'armée suédoise leurs armes, « tout leur bagage et tous leurs serviteurs », ainsi que de les « traiter avec honnêteté », *Čtenija v imperatorskom obščestve istorii i drevnostej rossijskikh* [Recueil de la Société impériale de l'histoire et des antiquités russes], 1869, livre II, section V, p. 67-68. Publiées dans le premier journal russe, *Vedomosti*, et reprises par la presse européenne, ces conditions furent quasi immédiatement connues du grand public.

Quant à la capitulation avantageuse, il n'en fut rien, car lorsque par de fausses promesses on nous fit quitter le Dniepr pour nous retrouver face à toute l'armée russe, les officiers furent séparés des hommes de troupe, les chevaux et les effets personnels leur furent confisqués, après quoi tous les officiers reçurent l'ordre de déposer leurs épées à un endroit prévu à cet effet⁸. Ainsi, on ne possédait que ce qu'on avait sur soi, et même cela, on avait du mal à le garder : les Russes sont de tels voleurs qu'aucun *filou*⁹ en France ne peut les concurrencer dans ce domaine ; ils eurent maintes occasions d'exercer cet art sur ma personne et sur mes camarades, et par la suite j'en fus le témoin oculaire à Moscou.

Après avoir été séparés de nos hommes, nous fûmes conduits au grand camp du tsar où j'assistai au supplice du brigadier russe (d'origine allemande) Mühlenfels qui fut empalé¹⁰. Pour son grand malheur, ce Mühlenfels — celui que j'avais évoqué dans mes remarques à propos de l'Histoire du Dr Nordberg, p. 844, § 7¹¹ —, avait été fait prisonnier en même temps que nous autres. Dans ce camp, je faillis périr moi-même. En effet, un soir, alors que je m'étais couché, par précaution, à proximité de ceux qui étaient chargés de garder les voitures avec les munitions et que j'étais allongé à même le sol, enveloppé dans une belle couverture que j'avais pu conserver, la valise sous la tête, M. le lieutenant baron Refbinder vint me demander la permission de se glisser sous ma couverture qui était assez large pour nous deux. Nous dormions d'un sommeil profond, après plusieurs nuits fort agitées, lorsque, suite à quelque négligence de la part des gardiens qui avaient allumé un feu de camp tout près des voitures de munitions, celles-ci explosèrent. Le bruit de la détonation nous réveilla : des lambeaux de la toile qui couvrait les voitures, des objets divers voltigeaient au-dessus de nos têtes et autour de nous. Dieu merci, nous ne fûmes pas blessés, tandis que plusieurs Russes périrent ; d'autres encore, dont les vêtements brûlaient et qui avaient été aveuglés, couraient dans un état lamentable, en implorant qu'on éteignît le feu qui les consumait.

Plus tard, nous fûmes divisés en groupes et envoyés les uns à Kiev, les autres à Černigov, d'autres encore en quelque lieu à l'intérieur du pays¹². Ainsi que plusieurs officiers du régiment et de la compagnie, je fus expédié à Černigov. En y

8. Pierre I^{er} avait promis de laisser leurs épées aux généraux et officiers, Ja. K. Grot, « O prebyvanii plennyh Švedov v Rossii pri Petre Velikom » [Du séjour des prisonniers suédois en Russie sous Pierre le Grand], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvješčenija* [Revue du ministère de l'Éducation nationale], 1853, n° 2, p. 121-122. Sa décision toutefois changea par la suite ; selon le journal du comte Piper, Premier ministre de Charles XII, le tsar le justifia par le fait que les Suédois avaient enlevé leurs armes aux prisonniers russes.

9. En français dans le texte. NdT

10. En janvier 1708, chargé de défendre Grodno, Mühlenfels rendit la ville à Charles XII sans opposer de résistance. Condamné par le tribunal de guerre, il réussit à s'enfuir au camp suédois, N. I. Pavlenko, *Petr Pervyj* [Pierre I^{er}], M. : Molodaja gvardija, 2005.

11. Cet épisode est relaté avec plus de détails dans une lettre adressée par Roland à Jöran Nordberg, auteur de l'histoire officielle du règne de Charles XII, *Konung Carl XII : s historia* (1740). NdT

12. À Astrahan', à Azov et à Voronež. G. V. Šebaldina, *Švedskie voennoplennye v Sibiri : Pervaja četvert' XVIII veka* [Les prisonniers de guerre suédois en Sibérie. Premier quart du XVIII^e siècle], M. : Rossijskij Gosudarstvennyj Gumanitarnyj Universitet, 2005, p. 29.

arrivant, nous dûmes dormir à la belle étoile pendant plusieurs nuits avant d'être logés¹³. Un jour, j'envoyai mon serviteur (à l'époque je disposais encore d'une de mes ordonnances) acheter du pain ; il ne revint jamais. Quelques jours plus tard, j'appris par l'ordonnance d'un autre officier, que la mienne, Caasimir, était sous les verrous, gardé par un Russe armé. Pour en avoir la certitude, je me rendis à cet endroit et demandai à mon homme pourquoi on l'avait emprisonné. Il répondit qu'en allant, à ma demande, chercher du pain, il avait été appréhendé en pleine rue sans raison aucune et qu'à présent un général russe voulait le contraindre à passer à son service, et comme il refusait, on le maintenait prisonnier. (Il faut savoir que ce général russe, dont le nom m'échappe, se trouvait avec sa division à Černigov depuis quelques jours, en route, disait-on, vers la Livonie). J'allai au château¹⁴ voir le voïvode¹⁵ pour lui faire part de la violence infligée à mon serviteur et pour lui demander l'autorisation de le récupérer, puisqu'il refusait de servir le général. Au lieu de me faire justice, il me fit mettre en prison, dans un vrai cachot muni d'une petite lucarne grillagée. Inquiets de mon absence, mes camarades alertèrent les officiers supérieurs du régiment, mais aucun ne savait si j'avais été englouti par la terre ou si je m'étais évadé, jusqu'au jour où, par les petits trous de la grille, j'aperçus M. le commandant von Kocken, qui vivait là comme prisonnier depuis longtemps¹⁶ et était en bons termes avec le voïvode. Je l'appelai par le trou, lui expliquai la raison de ma détention, et il promit de la porter à la connaissance des officiers supérieurs. Il le fit et deux d'entre eux se rendirent au château, accompagnés de M. von Kocken qui parlait bien russe. Le maître des lieux leur fit savoir qu'il m'avait fait arrêter parce que mon valet refusait de passer au service du général. Une belle raison à la russe ! Les officiers répliquèrent que si le général avait besoin de serviteurs, il pouvait se les procurer sans recourir à la violence, car plusieurs parmi nous avaient encore à cette époque plus d'hommes qu'ils n'en avaient besoin ou n'en pouvaient entretenir. Ils allèrent ensuite voir le général, lui exposèrent l'histoire de mon injuste arrestation sur ordre du voïvode, pour la raison déjà évoquée, et lui demandèrent de relâcher mon valet, en lui proposant d'en choisir d'autres, parmi

13. Les archives du secrétariat à la Guerre (*Razrjadnyj prikaz*), alors principal responsable de la coordination des déplacements des prisonniers suédois et de leur entretien, contiennent de nombreux documents qui témoignent de problèmes organisationnels, tels que les contretemps dans l'acheminement des vivres et des objets de première nécessité, comme le bois de chauffage ou les bougies. Voir, entre autres, la correspondance entre le *prikaz* et l'administration locale de Tula, en septembre 1709, RGADA (Rossijskij Gosudarstvennyj Arhiv Drevnih Aktov - Archives des actes anciens de l'État de Russie), f. 210, vjazka 50, d. 11, l. 79 et suiv.

14. Le mot *slott*, employé par l'auteur, signifiait à l'origine une demeure fortifiée, une forteresse ; par la suite, son champ sémantique s'élargit : il désigne entre autres le siège seigneurial. NdT

15. *Voevoda*, fonction dirigeante dans les villes de province, comprenant des responsabilités militaires, administratives et judiciaires ; les voïvodes étaient généralement nommés pour une période de deux ans. Par « château » Roland entend tantôt la maison où logeait le voïvode, tantôt la cour, *dvor*, dans laquelle cette maison se trouvait (*dvor*, un ensemble de bâtiments d'habitation et de service entourés par une clôture), et tantôt la forteresse, ou la ville au sens moyenâgeux du mot, où cette cour se situait.

16. Les prisonniers suédois de la guerre du Nord commencèrent à arriver dans les villes russes à partir de 1701.

les leurs, qui accepteraient de le servir de bon gré. Il répondit qu'il avait besoin de quatorze personnes ; il les eut, et néanmoins il refusait toujours de relâcher le mien. Je recouvrai la liberté ; mais comme Caasimir ne voulait pour rien au monde entrer au service du général, celui-ci en fit cadeau à une dame cosaque haut placée qui avait sa propriété à l'extérieur de la ville ; il le lui expédia sous une escorte armée lorsqu'il quitta la ville avec ses troupes. Je l'appris bien plus tard par l'homme lui-même quand il retourna en ville, où, cependant, il ne venait jamais sans un gardien de la dame¹⁷.

Vint le temps de nous amener à Moscou, pour le triomphe, sous l'escorte d'un régiment d'infanterie : durant le trajet qui comprenait plusieurs étapes, chaque traîneau transportait un officier et un soldat russe. Si, à ce moment, tout le monde s'était joint à moi et à quelques autres, la plupart de nous n'auraient jamais eu à participer à ces célébrations car, dès les premiers jours du voyage, il fut clair que les fusils des soldats étaient en si mauvais état que c'est à peine si trois sur cent étaient utilisables ; quant à leurs épées, ils les avaient pour la plupart perdues. Bref, notre escorte ne pouvait nous contraindre à rien. Mais le manque d'unité rendit l'entreprise impossible ; par ailleurs, une partie des chefs semblait disposer de bons fusils. Ils nous firent croire que quelques milliers de Cosaques marchaient, barrant la route vers la Pologne, prêts à intervenir si nous tentions quelque chose¹⁸. Ainsi, nous arrivâmes tous ensemble dans la capitale du pays, Moscou, où nous fûmes installés, par groupes de plusieurs personnes, dans des maisons vides¹⁹. Nous y étions si nombreux et si à l'étroit qu'il n'y avait même pas de place pour se coucher : nous fûmes ainsi obligés de rester assis ou allongés par terre et cela pendant plusieurs jours, jusqu'au jour du triomphe²⁰. Par la suite, les conditions s'améliorèrent : moi,

17. Le sort de Caasimir n'était pas exceptionnel. Les prisonniers suédois de conditions différentes, y compris les officiers, étaient souvent « offerts » aux dignitaires russes, S. R. Dolgova, « Švedskie plennye v Moskve » [Les prisonniers suédois à Moscou], in T. A. Toštendal'-Salyčeva, éd., *Švedy v Moskve : Materialy rossijsko-švedskoj naučnoj konferencii. Moskva, 1-2 ijunja 2000 g.* [Les Suédois à Moscou : Actes de conférence], M. : RGGU, 2002, p. 49. En 1717, le service sous contrainte, la conversion à l'orthodoxie et le mariage forcé avec des femmes russes finirent par faire l'objet d'un memorandum au gouvernement russe de la part du général Adam Lejonhufvud, à la suite duquel ces pratiques furent interdites ; Šebaldina, *Švedskie voennoplennye...*, p. 62.

18. Roland voyait juste : il semble que la majorité des évasions réussies furent entreprises avant le triomphe, *ibid.*, p. 122.

19. Vers la mi-décembre 1709, dix-huit mille prisonniers furent regroupés dans les environs proches de Moscou : à Možajsk, à Serpuhov et à Kolomenskoe, *ibid.*, p. 29, 32.

20. Pour des raisons bien compréhensibles, Roland passe entièrement sous silence les détails de cet événement. L'entrée triomphale des vainqueurs de Poltava à Moscou eut lieu le 21 (le 22 d'après le calendrier suédois) décembre 1709. D'autres officiers suédois ayant laissé des mémoires s'en souvenaient aussi avec amertume : voir des extraits traduits par M. M. Petrjakova, « Triumfal' noe šestvie 1709 goda v Moskve v čest' pobed russkikh vojsk nad Švedami », in *Švedy v Moskve* [« La marche triomphale en 1709 à Moscou en l'honneur des victoires de l'armée russe sur les Suédois », in *Les Suédois à Moscou*], p. 80-92. Ainsi le lieutenant Georg Henric von Borneman fut particulièrement frappé par la vue d'un emblème, placé sur l'un des sept arcs de triomphe érigés pour l'occasion, qui représentait le lion suédois mis en pièces par l'aigle bicéphale russe. La procession, dans laquelle Roland fut contraint de tenir une place si peu glorieuse, se déroula de la façon suivante : « *The procession begun by the Seme-*

Löwenheim et Meyerse, tous deux capitaines, ainsi qu'un aide de camp, fûmes logés dans une maison vide (il y en avait beaucoup) dans la ville même. MM. les capitaines, ainsi que l'aide de camp, eurent chacun leur gardien, tandis que moi, un lieutenant, j'en eus deux, pour une raison qui demeura obscure. MM. mes camarades furent en outre autorisés à aller en ville et à se rendre dans les faubourgs avec leurs gardiens pendant la journée ; tandis que moi, qui en avais deux, j'étais interdit de sortie, malgré tous mes efforts pour les suborner. Le dimanche, mes camarades pouvaient se rendre dans une maison où les Suédois célébraient leur office²¹ — moi, jamais. Je trouvais cela fort contraignant et, un dimanche, alors que tout le monde était parti au temple, je voulus sortir moi aussi. Comme les gardiens tentaient de m'en empêcher par la force, je les saisis, l'un après l'autre, et les jetai dans un grand amas de neige dans la cour, après quoi je me précipitai à l'endroit où l'office était célébré. Après la fin, je rentrai avec les autres ; les gars avaient beau jurer, je n'en avais cure. Mais il arriva un jour que le lieutenant-colonel comte Carl Lejonhufvud voulut me parler d'une lettre de change et de quelques belles médailles que je lui avais confiées et qu'il souhaitait me restituer. Il envoya son valet à ma recherche ; celui-ci mit beaucoup de temps à découvrir mon domicile, qui pourtant se trouvait tout près de celui de M. le comte. Puisqu'il m'était impossible de quitter la maison à l'amiable, je profitai de l'instant — vers quatre heures de l'après-midi, lorsque le crépuscule était déjà tombé et que tous les gardiens étaient en train de jouer aux cartes²² dans la pièce qu'ils partageaient à côté de la porte —, pour sortir, vêtu seulement d'un pourpoint, comme si j'avais quelque chose à faire dans l'antichambre où se trouvaient les cabinets. Captivés par le jeu, les gardiens avaient dû se dire que j'allais revenir aussitôt, et ils m'oublièrent complètement pendant une heure ou deux, jusqu'au moment où, comme tous les soirs, ils

*nowsky-regiment, who were followed by the cannon, colours, and officers taken in the battle with general Löwenhaupt at Lesna. These were closed by a company of the Preobragensky-guards, and then came the swedish remains of Poltawa and Perevolotsch : 1) the under officers, 2) ensigns and second lieutenants, 3) lieutenants, 4) captain-lieutenants with the captains of horse and foot, 5) the artillery officers and servants, 6) the artillery, 7) the kettledrums and colours, 8) majors, lieutenant-colonels, colonels, and general-adjutants, 9) the king of Sweden's household and stables with the litter and bed which he used on the day of battle, 10) the chief officers single, viz : m-r Posse, Cruse, Creutz and Schlippenbach, general Löwenhaupt, feld-marshal Rheinschild, and the first minister, count Piper, after which His Czarish Majesty followed at the head of the Preobragensky-guards, with prince Menschikoff at his right, and prince Dolgoruky on his left. [...] The Swedish officers were all on foot, and His Majesty mounted on a fine English horse given him by king Augustus, with his sword drawn, which had formerly been a present from king Augustus to the king of Sweden ». lettre de l'ambassadeur britannique Charles Whitworth au secrétaire d'État Boyle, Moscou, le 22 décembre 1709/1^{er} janvier 1710, in *Sbornik imperatorskogo russkogo istoričeskogo občestva* [Recueil de la Société impériale russe d'histoire], SPb. : 1886, vol. 50, p. 291.*

21. Roland évoque sans doute le temple Saint-Pierre qu'avait fait construire et que fréquenta la communauté luthérienne multinationale, essentiellement composée d'officiers de la *Sloboda* allemande. Avant la guerre, l'envoyé du roi de Suède à Moscou avait fait partie de cette communauté, A. V. Bugrov *et al.*, *Fedor Golovin i Jauzskaja Moskva* [Fedor Golovin et Moscou sur les berges de la Jauza], M. : Meždunarodnyj Nezavisimyj ekologo-politologičeskij Universitet, 2002, p. 104-106.

22. Les jeux de cartes étaient interdits en Russie à cette époque.

devaient vérifier si nous étions tous là. Dès que les miens virent que je manquais, ils se précipitèrent dehors en se lamentant et se mirent à courir dans tous les sens et à interroger les autres gardiens. L'un d'entre eux finit par apprendre à quelle adresse je m'étais rendu, puis, en arrivant devant la porte d'entrée de chez M. le comte, que je me trouvais toujours à l'intérieur. Il s'introduisit dans l'antichambre et fit un tel vacarme que le comte entendit ses imprécations et demanda à son domestique ce que signifiait ce tapage. On lui répondit qu'il s'agissait d'un de mes gardiens. Mon hôte pensait que j'aurais des ennuis si je ne partais pas, mais je dis que non, on n'avait qu'à le faire attendre et le laisser s'époumoner. Enfin, je m'en allai, descendis les escaliers, traversai la cour et sortis dans la rue. Lorsqu'au clair de lune mon gardien aperçut deux dragons russes sur l'aide desquels il crut pouvoir compter, il me frappa soudain à la poitrine avec une telle violence que l'air me manqua. Je lui aurais volontiers rendu la pareille, mais comme il était en train d'appeler au secours les deux autres, je traversai en courant la rue, sautai par-dessus la clôture d'un jardin et me postai dans l'ombre derrière un arbre ; il arriva en suivant mes traces sur la neige, l'épée à la main. Alors, non seulement je lui rendis le coup qu'il m'avait donné, mais je lui arrachai aussi son épée que je jetai dans la neige et qu'il ne retrouva plus ; cela fait, je regagnai mon logis. À son retour, le voici qui vient dans notre chambre et qui s'agite, peste et m'accable d'injures. Je m'approchai de lui pour essayer de le calmer, mais comme aussitôt il leva la main pour me frapper, je lui donnai un coup de pied si fort que ma botte et sa propre main cognèrent sa mâchoire juste à l'instant où, dans sa rage, il avait baissé la tête, de sorte que quelques dents avaient dû sauter, car il se mit aussitôt à saigner. Ses cris attirèrent les autres soldats. Je remarquai qu'en le voyant saigner et en l'entendant dire que je l'avais frappé, deux d'entre eux avaient couru chercher leur supérieur. Je savais que selon la loi russe en vigueur alors à Moscou, celui qui frappait son adversaire en faisant couler le sang était passible de la peine de mort²³, mais je savais également que celui qui portait plainte le premier était certain d'avoir gain de cause²⁴ ; c'est pourquoi je dépêchai sur-le-champ deux de nos valets acheter de l'eau-de-vie et de l'hydromel dans un *kabak*²⁵, en leur ordonnant également d'apporter de l'eau. De cette façon, tout était prêt à l'arrivée du capitaine ; j'avais dit aux hommes de me verser de l'eau dans un quart et autant d'eau-de-vie dans le quart du capitaine, puis, une fois que nous les aurions vidés, de les remplir aussitôt d'hydromel. Le gardien maugréant se trouvait toujours dans la pièce quand

23. Le fait de frapper quelqu'un jusqu'au sang, sans causer la mort, était passible d'une amende et non de la peine capitale, voir M. N. Tihomirov, *Posobie dlja izučenija Russkoj Pravdy* [Manuel pour l'étude de la justice russe], M. : Moskovskij universitet, 1953, art. 23, 61 et annexe « O muži krovave » [De l'homme ensanglanté] in M. N. Tihomirov, P. P. Epifanov, éd., *Sobornoe Uloženie 1649 goda* [Le Code de 1649], M. : Moskovskij universitet, 1961, chap. III, § 2.

24. On ignore de quelle source Roland tenait cette information, cependant sa remarque ne paraît pas absurde. L'historiographie manque d'études sur le sujet, mais quand on se plonge dans les archives judiciaires de l'époque, on en tire rapidement l'impression que, dans une grande majorité des cas, c'était bien le plaignant qui gagnait le procès.

25. Débit d'alcool.

l'officier entra ; sans lui laisser le temps de faire le signe de croix devant les icônes, je m'empressai de le saluer ; lui souhaitai la bienvenue, le grondai de venir nous voir si rarement et continuai à débiter tout ce qui me passait par la tête, pendant que les verres se succédaient, selon la coutume russe. À plusieurs reprises, le soldat tenta d'ouvrir la bouche, mais chaque fois je le devançais, l'empêchant de formuler sa plainte. Comme cela durait, je finis par dire à l'officier : « Cela m'étonne que tes soldats aient si peu de respect à ton égard et qu'ils cherchent, par leur insolence, à te gâcher les bons moments ». Blessé dans son amour-propre, il s'emporta et lança au gardien (je le cite en suédois) : « Ferme-la, fils de pute ! » Cependant, on continuait à vider les verres, l'un après l'autre, dans une grande allégresse. Le soldat, qui se tenait près de la porte dans l'ombre, de sorte que son supérieur ne voyait pas qu'il saignait, se croyait dans son bon droit et fit une nouvelle tentative pour porter son accusation ; aussitôt, je m'adressai à l'officier : « Je n'avais pas l'intention de me plaindre de cet homme, mais puisque tu vois toi-même combien il est désagréable, même en ta présence, je suis obligé de te dire qu'il sort tous les jours pour se soûler et se bagarrer ; aujourd'hui, de nouveau, il s'est battu, et j'ai remarqué qu'il a même perdu son épée ». L'officier fit venir les autres gardiens, qui se trouvaient dans leur pièce, et les envoya chercher les *barabansčiki*, c'est-à-dire les tambours, pour lui administrer une rossée ; mais à cet instant, je m'interposai en le priant de lui pardonner pour cette fois. « Tu es un vrai chrétien, me dit-il, tu pries pour ton ennemi. Eh bien, puisque tu demandes sa grâce, je la lui accorde. Allez, à genoux, poursuivit-il en s'adressant au soldat, et remercie ce monsieur qui a intercédé pour toi ! » Le soldat dut s'exécuter. Ainsi s'acheva cet incident, à la stupéfaction des MM. mes camarades qui n'auraient jamais cru de telles choses possibles, doute qui avait rendu ma tâche encore plus délicate et dangereuse.

Vint le moment, lorsque la répartition fut établie par le *prikaz*, où nous fûmes dispersés à travers la Russie²⁶. Je faisais partie de la centaine d'officiers — capitaines, lieutenants, cornettes, un pasteur et quelques aides de camp — qui furent envoyés dans une ville appelée Galič²⁷, située à environ cent dix milles de Moscou, et placés sous l'autorité du voïvode Aleksej Jarclorič, ayant sous ses ordres nombre de petits voïvodes qui administraient les différentes villes du district²⁸. C'était un

26. *Prikazy* [secrétariats], institutions administratives et judiciaires centrales. Ici, il s'agit du secrétariat à la Guerre. La répartition fut établie par Pierre I^{er} personnellement. Les prisonniers suédois commencèrent à quitter Moscou dès janvier 1710, en direction des villes d'Arhangel'sk, Sol'vyčegodsk, Vologda, Galič, Kazan', Svijažsk, Simbirsk, Solikamsk, Voronež, Astrahan', Tobol'sk, Tomsk, Saransk, etc., voir Šebaldina, *Švedskie voenno-plennyje...*, p. 36.

27. Cette information trouve une confirmation dans les archives du *Posol'skij prikaz* [secrétariat des Ambassades], RGADA, f. 96, op. 1 (1710), d. 2, l. 25.

28. Galič est située à environ 500 km au nord-est de Moscou, deux fois plus loin que Roland ne le croyait. Lors de la réforme de 1708, Galič entra dans le gouvernement d'Arhangel'sk. Le voïvode de Galič administre les bourgs voisins de Kologriv, Parfen'ev, Sol' Galickaja, Sudaj, Unža et Čuhloma, T. B. Solov'eva, L. A. Timošina, *Opisanija gorodov evropejskoj časti Rossii XVI-XVII vv.* [Descriptions des villes dans la partie européenne de la Russie, XVI^e-XVII^e siècles], M. : Drevlehranilišče, 2005, p. 66. Le copiste des mémoires de Roland a estropié le nom du voïvode en question, il s'agit du *stol'nik* [panetier] Aleksej Jakovlevič Novosil'cev.

homme cupide, qui inventait sans cesse des stratagèmes pour nous plumer, particulièrement ceux d'entre nous qu'il soupçonnait, en se fondant sur les rapports faits par ses nombreux esclaves et serviteurs²⁹, d'avoir encore quelques possessions³⁰. Quant à moi, il me persécutait de diverses manières sur le chapitre du logement³¹ : à peine m'installais-je quelque part avec mon petit ménage, qu'il me faisait déménager au bout de huit jours, de quinze jours, ou de deux mois, ce qui m'incommodait grandement : qu'on pense au proverbe selon lequel on ne déménage pas plus souvent qu'on perd une vache³². Je finis par lui donner un ducat en espèces contre la promesse de me laisser demeurer chez un scribe. Ce dernier dut accepter de me loger dans sa maison, mais à condition que je fasse, à mes propres frais, installer un poêle dans la *gornica* (c'était une pièce sans chauffage, une pièce d'été, séparée de celle qu'il occupait avec sa femme³³). Le voïvode m'assura que je pourrais y vivre en paix, mais, alors que je m'y étais bien installé, il ne tint sa promesse que jusqu'à l'hiver suivant, marqué par l'arrivée à Galič d'un *stol'nik*³⁴, accompagné de son épouse et de nombreux traîneaux transportant leurs affaires et envoyé par le tsar pour avoir l'œil sur le voïvode. Il avait fait prévenir ce dernier de sa venue en demandant qu'on lui trouve un logement ; le voïvode lui indiqua le mien sous prétexte que c'était le meilleur et le plus commode de toute la ville. Et le voici qui débarque dans la cour, chez moi, à neuf heures du matin avec tous ses traîneaux ! En même temps, le voïvode me fit savoir par l'intermédiaire d'un *urjadnik*³⁵ (officier chargé de l'instruction des nouvelles recrues dont la ville, à cette époque, comptait environ trois cents) que je devais vider les lieux. Je répondis que je ne le ferai pas, puisque je les avais aménagés à mes propres frais, mais je m'abstins de mentionner le ducat. Ayant reçu ma réponse, le voïvode envoya un second messenger pour me dire que si je ne le faisais pas de bon gré, il trouverait un moyen

29. Ici et ailleurs, l'auteur emploie le mot *slavar* (pl. de *slav*) = esclaves, bien que le mot serf, *livegen*, fût attesté dans la langue suédoise dès le XVI^e siècle, NdT. Roland distingue entre les hommes qui appartiennent à Novosil'cev en propre, *holopy*, et les sous-secrétaires placés sous son autorité en tant que voïvode.

30. Šebaldina affirme, sans signaler la source de cette information, que Roland recevait assez régulièrement de l'argent envoyé par son père, un riche marchand, *Švedskie voennoplennye...*, p. 84.

31. Šebaldina indique, sans préciser sa source, que, à leur arrivée à Galič en 1710, les Suédois furent logés chez l'habitant, sous la garde des paysans du district, *ibid.*, p. 185, note 127.

32. La majorité des camarades de Roland furent plus malheureux que lui, car on les faisait changer non seulement de maison, mais de ville, voire de région, Šebaldina, *ibid.*, p. 35-53. Plusieurs périrent au cours de ces déplacements, comme l'officier Georg Borneman. Avant de quitter Simbirsk pour disparaître à jamais dans les espaces sibériens, il consacra un poème à cette ville : « Oh ! Simbirsk ! Je chérirai ton image jusqu'à la fin de mes jours, mon cœur t'appartient [...] Tu es la meilleure ville de toute la Russie, toi qui m'as appris la joie de vivre au milieu de mon exil », traduit d'après une citation de Šarypkin, « Russkie dnevniki... », p. 77.

33. Il semblerait qu'une *gornica* froide ait constitué plutôt l'exception, S. K. Bogojavlenskij, « Dvorovye derevjannye postrojki XVII veka » [« L'architecture civile en bois au XVII^e siècle »], in *Naučnoe nasledie* [Œuvres posthumes], M. : Nauka, 1980, p. 199-201.

34. Panetier, grade à la cour de Moscou.

35. Grade de sous-officier.

de me déloger de force. À quoi je répondis qu'il pouvait faire ce qu'il considérait comme son devoir, mais que moi je ne comptais pas bouger de ma place. Cette réponse fut rapportée au voïvode. Subodorant qu'il fallait s'attendre à quelque chose d'extraordinaire, j'envoyai un message à certains de mes voisins officiers en les priant de venir sur-le-champ. À leur arrivée, je les mis au courant de l'affaire et ils promirent de me seconder. Pendant ce temps, le *stol'nik* et son épouse attendaient dans les appartements³⁶ du propriétaire en compagnie de sa femme ; je m'y rendis et leur décrivis les tracasseries dont j'étais constamment victime de la part du voïvode. La conversation se prolongea, si bien qu'à la fin je me trouvai en excellents termes aussi bien avec le monsieur qu'avec la dame.

Vers midi apparut l'*urjadnik* qui marchait à la tête de trois cents recrues armées de deux mousquets, qu'il disposa en rang dans la rue devant mes fenêtres. J'ouvris alors toutes les fenêtres et nous nous y postâmes pour voir ce qu'il allait entreprendre. Le *stol'nik* et sa femme furent saisis d'effroi, croyant l'affrontement inévitable ; je les rassurai en leur disant que si jamais on en arrivait là, ils n'avaient rien à craindre ni pour eux-mêmes, ni pour leurs gens, ni pour leurs biens ; là-dessus, je fis verrouiller la porte. L'*urjadnik* menaçait de donner l'assaut, je l'invitais à le faire, en lui montrant nos gourdins. Cela dura jusqu'à la tombée du soir, sans qu'il y eût de sang versé ; puis, l'*urjadnik* se rendit chez le voïvode pour l'avertir que nous avions l'intention de nous battre. De son côté, le *d'jak*³⁷ lui envoya un messenger pour demander qu'on lui attribuât un autre logement, ce que le voïvode ne voulait ni ne pouvait faire, ne serait-ce que parce que dans toute la ville il n'y avait pas de logement disponible qui fût plus confortable et moins enfumé que celui que j'avais aménagé. Alors le voïvode dépêcha le premier scribe du *prikaz*³⁸ avec un cheval et un traîneau pour me ramener au château ; j'acceptai, après avoir exhorté mes camarades à ne quitter le local à aucun prix avant mon retour, car on pouvait bien me mettre en garde à vue. Ils m'en donnèrent leur parole. À mon entrée dans la grande salle d'audience, où le voïvode recevait quotidiennement, se trouvait beaucoup de monde : des boyards³⁹, des *dvorniki*⁴⁰, des *pisari*⁴¹, etc. Le voïvode se tourna un instant vers la fenêtre, puis vers les icônes, se signa, puis s'adressa à moi : « J'ai entendu, me dit-il, que tu veux te battre ». Je répondis que

36. Lorsqu'il n'emploie pas le mot russe *gornica* pour désigner les différentes pièces des maisons russes, l'auteur recourt au mot suédois *stuga* ; à l'origine, ce vocable désignait une pièce chauffée (ou qui pouvait l'être), par la suite, son sens se modifia considérablement, de sorte qu'en suédois moderne il désigne une dépendance, une cabane, une maison de campagne. NdT

37. *D'jaki*, juges et décideurs dans les secrétariats. Ici, il s'agit de la même personne que Roland appelle *stol'nik* plus haut.

38. En russe, *staryj pod'jačij*.

39. Volontairement ou non, Roland exagère la magnificence de l'assemblée : il pouvait s'agir, tout au plus, de *deti bojarские* (cadets de province, petite noblesse assignée au service dans les villes de province).

40. Concierges.

41. Scribes.

jusqu'ici je n'avais rien fait, mais si on venait me chercher querelle, je me défendrais ; autrement, je ne fais jamais de mal à personne, toute la ville le sait. Ce discours fit remarquer à quelques-uns dans l'assistance (je ne sais pas qui) que j'étais un *smirnyj čelovek*, ce qui veut dire homme de paix⁴². Le voïvode me demanda ensuite pourquoi je m'obstinais à ne pas obtempérer à ses ordres ; à quoi je répondis que j'étais prêt à me plier à tous les ordres équitables, mais que face à pareille injustice, je n'obéirais pas. Sachant dans son for intérieur qu'il m'avait promis, en recevant le ducat déjà mentionné, de ne plus m'importuner en me forçant à déménager et sachant que j'avais, avec l'autorisation du propriétaire, fait aménager la pièce et installer un poêle, tout cela à mes propres frais, il me demanda combien ces travaux m'avaient coûté. Je répondis : cinq roubles, ce qui était un prix très bas⁴³ ; il sortit une bourse et dit au scribe de me compter les cinq roubles. Puis il me redemanda si j'accepterais à présent de céder mon bon logis. Oui, lui répondis-je, mais pas avant que tu m'en trouves un autre. Que veux-tu avoir ? demanda-t-il. Je lui parlai alors d'un homme qui habitait près du fleuve⁴⁴ dont je savais qu'il disposait d'une *gornica*, laquelle était froide et sans chauffage ; je savais que je ne pourrais jamais vivre dans un de leurs appartements avec ses innombrables cafards⁴⁵. En entendant cette demande, il envoya aussitôt deux *denščiki*⁴⁶ dire au propriétaire que j'allais loger chez lui. Prenant congé du voïvode, je lui demandai deux traîneaux pour transporter mes affaires au nouveau logis ; là-dessus, je retournai chez mes camarades et leur racontai comment les choses s'étaient passées. Entre-temps, ne me voyant pas revenir et craignant que je ne fusse arrêté, ils avaient fait venir des renforts pour attendre mon retour sans bouger de leur place. Nous nous séparâmes, ils regagnèrent chacun son logis et j'ordonnai aussitôt à mes deux valets de charger mes affaires sur les traîneaux, laissant courtoisement la pièce à la disposition du *d'jak (stol'nik)* et de sa femme, laquelle semblait éprouver une grande sympathie à mon égard.

Quand j'arrivai devant la maison qui m'était attribuée, le propriétaire avait fermé le portail qu'il refusa d'ouvrir lorsque je frappai. Je fus contraint de faire démolir ce portail à la hache, car la nuit tombait. Une fois dans la cour, je voulus entrer dans la maison, mais la porte avait été verrouillée. Je tapai dessus, mais on ne voulut pas

42. Cet épisode, où les Russes défendent un Suédois devant les autorités en confirmant sa bonne réputation, est particulièrement intéressant dans la mesure où la majorité des historiens soulignent le côté conflictuel des relations entre les prisonniers suédois et les habitants locaux, voir Šebaldina, *Švedskie voennoplennyje...*, p. 63-69.

43. Le prix mentionné par Roland nous paraît au contraire assez élevé : à peu près à la même époque, la reconstruction de plusieurs poêles carrelés de faïence dans le secrétariat de la ville de Sevsjk coûta 1 rouble 6 kopecks, main-d'œuvre comprise, RGADA, f. 442, op. 1, d. 1711, l. 451.

44. La rivière Veksa, qui sort du lac de Galič.

45. Roland oppose pertinemment, du point de vue des conditions d'hygiène, la *gornica*, froide ou chauffée par un petit poêle à carreaux de faïence, à la pièce principale, *komnata* ou *izba*, chauffée par un « poêle russe », dont on se servait aussi pour faire la cuisine.

46. *Denščik*, soldat ou matelot remplissant la fonction de serviteur particulier auprès d'un général ou d'un officier supérieur.

ouvrir, bien que nul ne fût encore couché. Je fis sauter la porte. En pénétrant dans l'entrée, je vis qu'aussi bien la porte de la *gornica* que celle menant à la pièce principale, dans laquelle se trouvaient les propriétaires et leurs gens, étaient fermées. Je frappai à la porte en appelant le propriétaire et, comme personne ne répondit, je menaçai de la faire sauter. Alors seulement le propriétaire sortit avec la clé de la *gornica* qui était située en face de la grand-pièce et je pus faire rentrer mes affaires.

Le lendemain matin, mon hôte se rendit chez le voïvode pour se plaindre que je m'étais introduit de force dans sa maison. On me fit venir. À mon arrivée, le voïvode se tourna d'abord, comme auparavant, vers ses dieux⁴⁷ pour se lamenter d'avoir plus de soucis avec moi qu'avec toute sa voïévodie, puis me demanda pourquoi j'avais agi avec tant de violence. À mon tour, je lui demandai s'il avait vraiment envoyé un message au propriétaire pour l'avertir que j'allais loger chez lui. Oui, fut sa réponse. Eh bien, lui dis-je, je t'ai rendu service en faisant respecter ton autorité qui aurait grandement souffert si cet homme s'était permis d'ignorer tes ordres, car dès que tes *denščiki* lui eurent appris que j'allais m'installer chez lui conformément à tes directives, il verrouilla toutes les portes et refusa de me laisser entrer, bien que j'eusse frappé très gentiment lui demandant d'ouvrir — que pouvais-je faire d'autre ? Là-dessus, il fit amener le propriétaire et lui fit administrer une bastonnade. Nous devînmes de si bons amis que pendant un temps, après avoir expédié les affaires de la journée, il me faisait venir le soir pour m'offrir de l'hydromel et de l'eau-de-vie.

Mais notre amitié fut de courte durée. Pendant que j'habitais chez la même personne [...] ⁴⁸, cette maison se trouvait au bord d'une petite rivière qui traversait la ville avant de se jeter dans un grand lac poissonneux⁴⁹, qui à présent était recouvert d'une bande de glace assez large et si épaisse que les pêcheurs pouvaient y pêcher à la traîne. Afin de se distraire un peu au milieu de tant de tristesse, certains officiers qui avaient appris à patiner dans leur jeunesse s'étaient fait confectionner des patins ; j'étais du nombre. Nous patinions donc sur la glace, et il m'arriva d'avancer trop loin sur une couche plus mince, ignorant qu'elle ne s'était formée que la nuit précédente, de sorte que je me retrouvai dans l'eau au milieu du lac. Mes camarades s'en aperçurent, mais comme nul n'osait s'approcher, je dus rester longtemps dans l'eau en m'accrochant avec les mains à la bordure de la glace, jusqu'à ce que M. le lieutenant Pinello vînt assez près pour me permettre de lui dire de courir chez les pêcheurs chercher une longue perche dont on se sert pour pêcher à la traîne en hiver et de me la tendre tout doucement, afin que je puisse saisir son extrémité avec les dents. Ainsi, je réussis à sortir de l'eau.

47. Ce geste du signe de croix devant les icônes était suffisamment choquant aux yeux de Roland pour qu'il le note dans ses mémoires à trois reprises. Toutefois, il ne moralise pas au sujet du christianisme ostentatoire des Russes dépourvus de spiritualité, comme le faisaient la plupart de ses compagnons de plume. Francine-Dominique Liechtenhan, *Les trois christianismes et la Russie : Les voyageurs occidentaux face à l'Église orthodoxe russe xv^e-xviii^e siècles*, P. : Éditions CNRS, 2002.

48. Un blanc dans le manuscrit. NdT

49. La petite rivière Kešma longe le côté sud des anciens remparts et se jette dans le lac de Galič. Jusqu'au début du xx^e siècle, Galič comptait parmi les plus gros centres du commerce de poisson du pays.

Je ne pus garder longtemps ce logement et dus déménager dans une petite maison inhabitée que je partageais avec un autre lieutenant, Warcholtz. Pendant que je logeais là-bas, une vingtaine d'officiers, dont nous faisons partie, décidèrent de s'évader et pour cela d'acheter, pendant l'été, un cheval chacun. Nous constituâmes quelques réserves de vivres que nous gardâmes hors de la ville, dissimulées dans des buissons ; l'un d'entre nous y avait même ajouté quelques belles chemises. Mais avant qu'on en fût arrivé à l'exécution du projet, intervint un aide de camp que l'un d'entre nous avait, à mon insu, initié à la conspiration sous prétexte que cet homme connaissait parfaitement la langue. Mis ainsi au courant du projet et juste avant qu'il ne fût mené à bien, ce traître nous dénonça auprès du voïvode. Pour prouver ses allégations, il prit quelques *denščiki* de ce dernier et se rendit en leur compagnie à l'endroit où se trouvaient nos réserves. Il les fit porter devant le voïvode, et lui révéla les noms des conjurés, de sorte que nous fûmes tous arrêtés et amenés au *prikaz*⁵⁰. Par surcroît de malchance, les *denščiki* avaient trouvé deux fusils cachés sous la paille du matelas, lors de la perquisition chez un cornette ; le traître devait sans doute savoir que celui-ci possédait des armes et sa maison avait été fouillée avec plus de zèle que les autres. Au *prikaz*, nous occupâmes la salle du fond où le voïvode avait coutume de se tenir pour discuter des affaires importantes, tandis que le cornette dut rester dans la pièce près de l'entrée parmi les prisonniers russes.

Notre détention dura plusieurs jours, au cours desquels nous protestâmes de notre innocence par l'intermédiaire du *d'jak* qui siégeait dans la pièce à côté⁵¹, là où se trouvaient les Russes ; le voïvode, pour sa part, voulait démontrer, grâce à la fois aux provisions découvertes dans la forêt et aux fusils trouvés chez le cornette, que nous préparions une évasion — pour son plus grand malheur. Afin que la vérité sorte de la bouche même de l'accusé, il donna l'ordre de fouetter le cornette à la manière russe ; je le sus par un des gardiens auquel je donnais de temps en temps quelques kopecks. Lorsque le cornette apprit cette décision, il perdit courage et nous fit savoir qu'il allait tout avouer, ce qui risquait de nous faire grand tort à nous autres. C'est pourquoi, bien qu'il nous eût été strictement interdit de nous entretenir avec lui, j'allai le voir pour l'assurer que cela n'arriverait jamais, même si on l'emmenait jusqu'à la chambre de torture (qui se trouvait juste sous nos fenêtres). Le jour que le voïvode avait choisi pour cette infamie, j'écrivis au crayon un billet destiné au capitaine baron Creutz, lui demandant de réunir au plus vite quelques camarades et de forcer la porte de la pièce au moment où le voïvode s'y rendrait avec ses sbires et le cornette. Ils le firent, juste à l'instant où l'on commençait à le déshabiller. Le voïvode en fut effrayé, non seulement à cause de l'intrusion brusque et inattendue, mais aussi parce que nous lui dépeignîmes les conséquences qu'allait entraîner le fait d'avoir fouetté un officier suédois : si l'affaire était portée devant le tsar, cela pourrait bien lui coûter la vie, et le roi Charles, pour sa part, ne manquerait

50. Façon abrégée de désigner la *prikaznaja izba* de Galič, unité judiciaire et administrative locale dépendant du secrétariat à la Guerre. Cette isba se trouvait très probablement dans la même cour que le « château » du voïvode.

51. En règle générale, au moins un *d'jak* assistait le voïvode dans l'expédition de la justice et dans la gestion des affaires administratives locales.

pas d'exécuter tous les généraux russes détenus en Suède⁵². Nous ajoutâmes qu'un officier soumis à une punition aussi ignoble ne pourrait jamais retrouver sa place parmi les gens de bien, ce à quoi le voïvode répondit que si l'un de ses compatriotes était fouetté, sa réputation n'en souffrirait aucunement, etc.⁵³ Il était néanmoins content de s'être tiré d'affaire et il autorisa le cornette à nous rejoindre dans notre salle de détention, ensuite il nous amena avec lui au château où l'on discuta de notre remise en liberté sans qu'aucune solution ne fût trouvée. Nous restâmes en détention pendant encore quelques semaines, bien qu'il eût aimé récupérer le local⁵⁴. Nous finîmes par deviner qu'il souhaitait obtenir un cadeau en or ou en argent, ce qui nous posait un problème, car nous ne recevions aucun argent ni des Russes ni venant de Suède⁵⁵. Nous n'avions même pas le droit d'entretenir une correspondance qui eût permis à certains de se faire envoyer de l'argent par leurs proches⁵⁶. De sorte que beaucoup d'entre nous avaient été contraints de vendre tous leurs vêtements, ne gardant qu'une pelisse de mouton pour se protéger du froid⁵⁷.

52. Ces menaces, certes exagérées, n'étaient pas qu'une manœuvre d'intimidation : des cas ont été rapportés où le traitement infligé par les autorités russes aux officiers suédois entraîna des mesures répressives contre les prisonniers russes en Suède, Šebaldina, *Švedskie voennoplennyje...*, p. 57-58.

53. L'immunité des châtiments corporels fut octroyée à la noblesse russe un demi-siècle plus tard, par le Manifeste de 1762.

54. Ce laps de temps était certainement nécessaire au voïvode pour envoyer un rapport à Moscou et attendre la réponse. Le gouvernement russe n'ayant élaboré aucune instruction générale concernant le traitement des prisonniers suédois, les autorités locales hésitaient généralement à endosser la responsabilité d'une décision en cas de conflit, voir Šebaldina, *Švedskie voennoplennyje...*, p. 51-52.

55. Le Trésor russe distribuait une pension de subsistance uniquement aux soldats et aux sous-officiers. Tous les autres devaient attendre les lettres de change du gouvernement suédois, qui arrivaient irrégulièrement et contre lesquelles les autorités russes locales tardaient souvent à verser des espèces. Financièrement, les années 1710 et 1711 furent particulièrement difficiles pour les prisonniers suédois, *ibid.*, p. 70-82.

56. Rare cas d'affirmation incorrecte chez Roland. La correspondance avec les proches concernant les affaires de famille (« *o domovyh veščah* ») était autorisée aux prisonniers suédois, à condition de présenter préalablement les lettres non cachetées au secrétariat des Ambassades chargé de retenir toutes celles qui contiendraient des informations secrètes ou des passages diffamatoires sur le gouvernement russe, *ibid.*, p. 56-59. Tous les mois, les prisonniers suédois envoyaient des centaines de lettres par cette voie, RGADA, f. 96, op. 1. Roland s'éloigne sciemment de la réalité, puisqu'il avait lui-même suivi la procédure officielle pour envoyer des lettres à ses frères et à d'autres personnes, comme en témoignent les registres de la correspondance des prisonniers établis au secrétariat des Ambassades, RGADA, f. 96, op. 1 (1710), d. 3, l. 72 ob., 76 ob. ; f. 96, op. 1 (1714), d. 4, l. 10 ob. Il faut toutefois noter à la décharge de Roland que les lettres contenant des plaintes particulièrement amères étaient parfois retenues par le secrétariat des Ambassades. Ainsi le témoignage d'un certain Iona Gilberg ne parvint pas à son destinataire : il racontait comment « les officiers supérieurs et les sous-officiers sont obligés de travailler pour les paysans contre de la nourriture, alors que d'autres, comtes et barons, se sont mariés avec des villageoises finnoises simplement pour survivre, cela fait pitié à voir et aucune plume n'oserait le décrire », RGADA, f. 96, op. 1 (1714), d. 4, l. 10-10 ob., l'extrait en russe d'un original suédois, mention « NB retenu » en marge.

57. À la sortie de l'hiver 1710, c'est-à-dire au moment que Roland décrit apparemment dans ce passage, les officiers exilés à Galic adressèrent au comte Piper une liste complète des Suédois détenus dans la ville et une lettre collective pour solliciter de l'aide dans leur dénuement. Ils écrivaient que « si le voïvode ne leur avait pas donné de la farine, ils seraient morts de faim ».

Le voïvode proposa alors de nous rendre la liberté si nous acceptions de nous porter garants chacun de tous et tous de chacun. Comme nous rejetâmes sa proposition, il fut décidé qu'on se porterait mutuellement garants par groupes de cinq, de telle manière que, si l'un s'évadait, les quatre autres seraient tenus pour responsables⁵⁸. Tous y consentirent, sauf moi ; du reste, nul ne voulait se porter garant de ma personne, car ils pensaient que cela leur attirerait des ennuis ; pourtant, je n'avais aucune intention d'être la cause du moindre souci ou préjudice à l'un des nôtres.

Nous fûmes donc relâchés. Par l'intermédiaire de l'*urjadnik*, le voïvode nous fit savoir que tous ceux qui avaient des chevaux devaient les vendre. Certains obtempérèrent, d'autres non ; alors il déclara que ceux qui ne se débarrasseraient pas de leurs chevaux se les verraient confisquer sans indemnisation. Nous fûmes donc obligés de les vendre à moitié prix et je fus le seul à garder le mien que j'avais caché chez un tanneur qui habitait dans le voisinage et qui s'appelait Makar Mikiforovič, avec lequel j'avais de bons rapports, surtout parce que je lui prêtais de l'argent quand il en avait besoin pour s'approvisionner en peaux.

À l'approche de l'hiver, j'achetai un traîneau, car je caressais l'idée de m'évader pour mettre fin à cette triste existence et je réinstallai mon cheval chez moi ; je le faisais bien nourrir de foin et d'avoine qui là-bas ne coûtaient pas cher⁵⁹. J'ai déjà parlé de l'*urjadnik* qui était mon ennemi et qui cherchait à me nuire par tous les moyens en me calomniant auprès du voïvode ; lorsqu'il apprit que je possédais toujours un cheval et me promenais parfois avec, il le rapporta au voïvode qui, à cette époque, me traitait avec bienveillance, m'obligeant parfois à passer des soirées chez lui à bavarder et à boire de l'hydromel. Comme je sortais de préférence le soir au clair de lune, le voïvode ordonna à son *urjadnik* de patrouiller avec quinze hommes pendant la nuit et, si jamais il me rencontrait, de m'amener aussitôt au *prikaz*, ainsi que le cheval et le traîneau. Bien que je le susse, je n'en fis aucun cas, croyant avoir là une bonne occasion de me venger de l'*urjadnik* ; aussi fis-je atteler par un clair de lune et partis seul avec mon traîneau, armé d'un gros bâton. Arrivé

Parallèlement, trois officiers de ce groupe écrivirent une lettre personnelle à leur ancien colonel, en précisant que certains d'entre eux avaient été obligés de vendre leurs vêtements pour se nourrir. Ces lettres, envoyées par la voie officielle, furent vérifiées au secrétariat des Ambassades, reconnues anodines par les juges — « *protivnogo v nih net tol'ko obščë o nužde i o den'gah pišut* » [elles ne contiennent rien d'illicite, sauf qu'ils écrivent collectivement sur leur misère et sur l'argent] — et furent acheminées aux destinataires, RGADA, f. 96, op. 1 (1710), d. 3, l. 72-72 ob.

58. Roland ne s'en rendit probablement pas compte, mais la décision du voïvode fut des plus clémentes : habituellement, les autorités préféraient disperser aux confins de la Sibérie les participants aux complots de ce genre, Šebaldina, *Švedskie voennoplennnye...*, p. 39-40. Quant à la caution solidaire, c'était une procédure normale pour les prisonniers de guerre qui souhaitaient voyager à l'intérieur du pays, se déplacer à Moscou par exemple, ou qui sollicitaient une libération temporaire pour aller en Suède, *ibid.*, p. 116-121.

59. Un autre prisonnier suédois diariste, le jeune officier Gustaf Piper, neveu du Premier ministre de Charles XII, fit la même constatation au marché de Čuhloma, ville voisine de Galič : une quarantaine d'œufs, six poussins, ou encore quatre lièvres coûtaient un kopeck ; un mouton, sept ou huit kopecks ; un bœuf, quatre-vingts kopecks ; un tonneau de seigle, trente kopecks. Cité d'après Šarypkin, « *Russkie dnevniki Švedov...* », p. 75.

sur les remparts du château⁶⁰, je tombai sur l'*urjadnik* à la tête de ses quinze hommes qu'il disposa aussitôt en rang à travers le rempart pour m'empêcher de passer. Je descendis du traîneau, attachai les rênes au limon et saisis mon arme ; lui dégaina son épée que je fis sauter avec mon bâton. Ce que voyant, les soldats s'enfuirent en abandonnant leur chef. Je remontai en traîneau et fis un tour dans la ville avant de rentrer à la maison et de dire au valet de dételier⁶¹. M'attendant à ce que, le lendemain matin, l'*urjadnik* se plaignît auprès du voïvode et que celui-ci m'envoyât chercher, je demandai aussitôt à mon camarade M. le lieutenant Warcholtz ainsi qu'à mon voisin le tanneur de confirmer, au cas où je serais amené à recourir à leur témoignage, que je n'avais pas quitté mon logis de toute la nuit. Peu après arrivèrent deux *denščiki* qui me transmirent l'ordre de me rendre sur-le-champ au château. J'obtempérai. On me fit entrer dans la grande salle d'audience, à moitié remplie de personnes de différents états, venues de la ville et de la campagne (cependant, un paysan ne pouvait jamais y entrer). Je remarquai aussitôt les morceaux de l'épée posés sur la table, mais fis semblant de ne pas m'en être aperçu. Après avoir adressé une prière à ses dieux, le maître des lieux se tourna vers moi : « Rolanti ! Comment dois-je m'y prendre avec toi, tu es pour moi un fardeau : qu'as-tu fait encore ?

— Tu trouves toujours quelque chose à me reprocher, lui répondis-je, tu me chicanes sans cesse, alors que je n'ai rien fait.

— Comment cela, rien fait ? fit-il en désignant les morceaux de l'épée sur la table. N'as-tu pas été dehors cette nuit pour te battre avec mon officier, dont tu as brisé l'épée, et avec mes quinze hommes ? Regarde, voilà une preuve contre toi, ajouta-t-il en indiquant les morceaux.

— Un instant, s'il te plaît, l'interrompis-je. Tu dis que je me suis battu avec ton officier et tes quinze soldats ; je vous demande, Messieurs, vous qui êtes réunis ici, comment est-il possible qu'un homme aussi petit que moi soit capable de mettre en déroute un héros comme l'*urjadnik* et ses quinze hommes ? »

Un murmure s'éleva au sein de l'assistance faisant comprendre que ce n'était guère possible, et le voïvode en saisit le sens.

« *Urjadnik* ! appela le voïvode (et je vis apparaître le gars qui, jusqu'ici, s'était mêlé à la foule), tu entends ?

Je recommençai aussitôt à me plaindre :

« Il ne fait que me persécuter en me calomniant auprès de toi, alors que je peux prouver que je ne suis pas sorti de chez moi de toute la nuit, grâce au témoignage de Makar Mikiforovič et de mon camarade.

60. À l'époque de Roland, Galič avait perdu son rôle militaire. Toutefois, les remparts de terre hauts de vingt mètres et longs de près de deux kilomètres, dominés par une muraille en bois avec des tourelles et entourés d'un ravin rempli d'eau, restaient sans doute impressionnants, S. Sytin, *Drevnij gorod Galič Kostromskoj gubernii* [Le vieux Galič, dans le gouvernement de Kostroma], M. : I. D. Sytin, 1905, p. 9.

61. Les autorités des autres villes, ainsi à Vjatka en 1710, furent confrontées au même genre de comportement provocateur des officiers suédois, qu'elles prenaient beaucoup plus au sérieux que Roland, Šebaldina, *Švedskie voennoplennye...*, p. 52.

– *Ebëna mat*⁶² ! fit le voïvode qui appela des *denščiki* et leur ordonna d'administrer à l'*urjadnik* une bonne raclée. Menteur éhonté que tu es, ajouta-t-il, et quand bien même tu disais la vérité, tu serais un misérable pour t'être laissé battre, toi et tes quinze gaillards, par un homme seul. »

Quelque temps plus tard, j'eus de gros ennuis de santé : la blessure au pied, que j'avais reçue en Ukraine, se rouvrit, et bien qu'il y eût parmi nous un lieutenant, nommé Björn, qui dans sa jeunesse avait été aide-chirurgien, il n'y avait pas de médicaments dans toute la ville. Comme l'état du pied empirait et que la jambe commençait à noircir, ledit M. Björn m'annonça que si je ne parvenais pas à me procurer d'urgence des remèdes appropriés à la pharmacie de Vologda⁶³, la gangrène continuerait sa progression. La tâche était difficile, car le voïvode avait interdit aux habitants d'accepter des commissions en dehors de la ville pour l'un des nôtres, sous la menace de sévères sanctions allant jusqu'à la peine de mort⁶⁴. Mais comme le Russe risque volontiers sa vie pour de l'argent, je trouvai un homme simple qui se rendit à Vologda avec une ordonnance pour l'apothicaire (qui était originaire de la Livonie⁶⁵). Je profitai de l'occasion pour écrire une lettre à un marchand hollandais, Cosmus de Busch⁶⁶, le priant de me faire parvenir au plus vite les cent rixdales, lesquelles, comme je l'avais appris, étaient déposées à mon nom à Moscou chez le consul anglais M. Charles de Goodfellow⁶⁷. Le messenger revint sain et sauf, sa mission accomplie ; M. le lieutenant Björn traita mon pied (moyennant une importante récompense), cependant il fallut du temps avant que la poudre bienfaisante ne fit disparaître la noirceur. De quelle façon, deux semaines plus tard, le voïvode eut vent de cette commission, je ne le sus jamais. Il fit arrêter mon envoyé qui fut sévèrement puni. Peu après, M. Cosmus de Busch m'envoya secrètement de l'argent, mais seulement cinquante rixdales au lieu de cent, car le reste

62. Juron obscène.

63. Après Moscou, Vologda fut la deuxième ville russe à disposer d'une pharmacie, ouverte sous le règne du tsar Aleksej Mihajlovič.

64. Affirmation étonnante, si l'on sait qu'au début de 1710 les officiers suédois de Galič avaient envoyé à leurs camarades à Moscou, tout à fait officiellement, une liste des commissions, y compris l'achat des livres, et que cette liste n'avait pas été censurée par le secrétariat des Ambassades, RGADA, f. 96, op. 1 (1710), d. 3, l. 72 ob.

65. Les Russes rendaient en effet systématiquement ce genre de services aux prisonniers suédois, ce qui favorisait l'émergence des réseaux d'échanges et de correspondance semi-clandestine ; en témoigne, par exemple, le procès entre une colporteuse de la *Sloboda* allemande de Moscou Oksin'ja et un Saxon, Krest'jan Fanbolcyn, qui eut lieu en 1709, RGADA, f. 210, vjazka 53, d. 447, l. 1273-1277 ; ainsi que les longues listes des lettres perlustrées par le secrétariat des Ambassades, RGADA, f. 96, op. 1.

66. De Bosch, famille marchande originaire de Hollande, installée à Vologda depuis le milieu du xvii^e siècle. Cosmus (Kuz'ma), qui naquit dans cette ville en 1680, était, à l'époque de Roland, à la tête de l'entreprise familiale. V. N. Zaharov, M. S. Čerkasova, « Inostrannye kupcy i ih dvory v Vologde v xvii-pervoj četverti xviii veka » [Les marchands étrangers et leurs demeures à Vologda au xvii^e-premier quart du xviii^e siècle], *Vologda : Kraevedčeskij al'manah* [Vologda : Almanach ethnographique], vol. 3, Vologda : Legija, 2000, p. 110.

67. Charles Goodfellow, consul et agent général britannique à Moscou, figure dans les archives du secrétariat des Ambassades parmi ceux qui assurèrent l'acheminement des lettres de change entre les prisonniers suédois et leur proches, RGADA, f. 96, op. 1 (1710), d. 3, l. 87.

partit en commissions diverses pour le change et autres choses dont je ne me rappelle pas les termes exacts. Malgré cela, la somme me fut fort utile : non seulement je nourrissais notre pasteur démuné, mais j'aidais aussi d'autres personnes autant que je le pouvais. Par ailleurs, je vendis mon cheval pour cinq roubles, alors qu'il m'en avait coûté onze.

Comme je devais à nouveau déménager, j'achetai, avec l'autorisation du voïvode, une maison avec dépendance qui avait appartenu à la veuve d'un joaillier. Là, je vécus dans une plus grande aisance, possédant même quantité de bêtes de différentes sortes dont l'entretien ne me coûtait pas cher. Pendant que j'habitais là-bas, un dignitaire russe arriva d'Arhangel'sk avec plusieurs serviteurs, ayant dans ses bagages une grosse quantité de tabac à rouler hollandais ; par l'intermédiaire de ses serviteurs, il nous proposa d'en acheter en cachette⁶⁸. Cependant, ses gens firent preuve d'imprudence en demandant en pleine rue à un soldat s'il pensait que les Suédois voudraient acheter du tabac. Ce soldat alerta ses camarades, leur disant de se renseigner secrètement sur la provenance de la marchandise. Un jour, le cuisinier du monsieur vint me voir pour me demander si je voulais acheter du tabac ; il en avait apporté un petit rouleau en guise d'échantillon. Pour ma part, je n'en voulais pas, n'ayant jamais fumé, mais je savais que cette denrée serait très appréciée par beaucoup de mes camarades qui souffraient grandement de son absence, car les Russes à cette époque ne fumaient pas et traitaient ceux qui le faisaient de *busurmany*, c'est-à-dire de païens invétérés. J'en commandai au cuisinier vingt livres qu'il m'apporta aussitôt et nous nous mîmes d'accord qu'il reviendrait le lendemain dans l'après-midi pour se faire payer. Il ne revint jamais, bien qu'il logeât tout près, à une maison de la mienne. Voici ce qui était arrivé : un des soldats, qui avait vu le cuisinier porter quelque chose chez moi, courut chez le procureur, puis chez le voïvode, et il ne fut certainement pas le seul à faire ce rapport, car le voïvode ordonna d'investir la maison où logeait le monsieur étranger, sur quoi le monsieur en question, ses valets de chambre, son cuisinier et deux autres serviteurs prirent les meilleurs chevaux et s'enfuirent pendant qu'on fouillait la maison.

Le voïvode envoya chez moi le procureur avec quelques *denščiki* ; or, aussitôt après être entré en possession du tabac, je l'avais rangé dans une cuve à brasser posée sur une étagère, récipient qu'ils tiennent pour un objet quasi sacré, ce qui explique qu'ils ne regardèrent pas dedans⁶⁹. Cependant, à la cave, dont je ne pus leur interdire l'entrée, se trouvait mon coffre que je gardais là à cause des voleurs. Je fus obligé de l'ouvrir et, même s'il n'y avait pas de tabac, on trouva un paquet, grand comme un rouleau de tabac, contenant des cartouches. Dès que le procureur le prit et voulut dérouler le papier pour voir ce que c'était, je le lui arrachai des mains, sortis en courant de la cave, me précipitai dans la rue et jetai le paquet dans un amas de neige par-dessus une clôture. Mais tels des singes, les *denščiki* enjam-

68. Sous le règne de Pierre I^{er}, la vente du tabac était un monopole du Trésor.

69. Le comportement des perquisiteurs paraît au contraire étonnant : le brassage étant strictement réglementé, ils auraient dû vérifier si Roland avait obtenu une autorisation. Notons par ailleurs que de très nombreux prisonniers suédois brassaient de façon illicite, malgré les ennuis avec les autorités. Šebaldina, *Švedskie voennoplenny...*, p. 91-93.

bèrent la clôture et retrouvèrent le paquet. Je fus contraint de monter dans le traîneau du procureur et de me rendre avec lui au château ; le voïvode se tenait dans la cour devant le *prikaz*, entouré de plusieurs *dvorniki*.

« As-tu trouvé le tabac ? demanda-t-il au procureur à notre arrivée.

— Non, répondit celui-ci, mais j'ai trouvé quelque chose de bien pire.

— Quoi donc ?

— De la poudre, répondit-il.

Il tendit le paquet au voïvode, mais ce dernier n'osa pas le prendre ; en faisant des signes de croix, il disait à son entourage que les dieux avaient eu pitié de lui, car si la chose n'avait pas été découverte, je l'aurais tué et fait sauter toute la ville. En l'entendant proférer ces inepties, je ne pus me retenir de rire.

« Comment, s'écria-t-il, tu oses rire ? !

— Oui, répondis-je, je ne peux que rire en t'écoutant débiter de pareilles sottises. Dis-moi, as-tu jamais entendu parler d'un homme qui serait tué par une petite quantité de poudre enveloppée dans du papier, sans le fusil ?

— Ah bon, dit-il vrai ? » demanda-t-il à son entourage. On lui répondit que oui ; néanmoins, je fus enfermé au *prikaz*.

À la même époque, je fus trahi par un de mes hommes, un Suédois, qui m'en voulait de ne pas lui avoir laissé autant de liberté qu'il souhaitait, notamment en interdisant ses visites quotidiennes chez une *makonja*, c'est-à-dire une putain de la pire espèce. Pressentant ce qui ne manqua pas d'arriver le lendemain, j'envoyai un billet à mon autre valet, un Allemand, sous prétexte de lui demander de me porter de la nourriture. Je le priai de déterrer, sans que le traître le sache, mes deux paires de pistolets qui étaient enfouis dans la cave et de les porter en cachette, ainsi que le tabac, chez M. le capitaine baron Creutz.

Le lendemain, le voïvode fit perquisitionner ma maison encore plus minutieusement et mes deux valets furent arrêtés. Après deux jours de garde à vue, on procéda à leur interrogatoire dans la pièce du fond, où l'on ne me laissa pas entrer, ce qui ne m'empêcha pas d'entendre tout ce qui s'y disait. En apprenant qu'ils allaient recevoir une bastonnade, je fis irruption dans la pièce et demandai pourquoi ces bons messieurs s'acharnaient sur mes gens au lieu de s'adresser à moi qui me tenais pourtant à leur disposition : « Mes serviteurs n'ont commis aucun méfait pour mériter un tel châtement, je réponds pour eux et vous ne pouvez rien leur reprocher. Relâchez-les de ce pas et si vous avez des questions, je suis là, prêt à y répondre ! » L'interrogatoire fut suspendu, les messieurs de la commission rapportèrent au voïvode ce qui s'était passé et on finit par relâcher les valets ; quant à moi, je demeurai prisonnier, mêlé à une foule de prévenus russes de basse extraction dont la vermine me faisait cruellement souffrir. C'est pourquoi j'écrivis une lettre au voïvode : je m'engageais à lui offrir une récompense en échange d'une prompte remise en liberté, mais, ajoutais-je, ne disposant actuellement que de ce que j'avais sur moi, je le priais d'accepter le cadeau ci-joint : il s'agissait d'un petit bout de papier bien plié contenant quantité de poux. Au moment où il reçut et ouvrit cette missive, le lieutenant Wigelius se trouvait chez lui ; il m'excusa auprès du voïvode, lui expliquant que c'était un geste de désespoir : la souffrance causée par la vermine

avait dû exaspérer un homme qui n'y était pas aussi habitué que les Russes. Quelques jours plus tard, le voïvode fut obligé de me relâcher : on n'avait pas trouvé chez moi ce qu'on recherchait ; et quant aux cartouches, il ne pouvait rien me faire, après que je lui eus expliqué que je les gardais chez moi depuis la bataille de Poltava ; puisque je n'avais pas de fusil, aucune cartouche ne pouvait tuer un homme et encore moins incendier une ville, comme il s'était plu à l'imaginer.

J'ai déjà mentionné qu'un de mes valets m'avait trahi ; la raison en était que, malgré tous mes avertissements, il entretenait une liaison coupable avec une *makonja*, à laquelle il racontait tout ; c'était elle qui lui avait conseillé d'aller voir le voïvode pour lui dévoiler ce qu'il savait sur moi, afin de gagner ses bonnes grâces et recevoir une récompense. Le gars suivit le conseil, se rendit chez le voïvode et lui raconta un tas de choses. C'est parce qu'il avait indiqué que je possédais deux pistolets enterrés dans le sable, dans un petit réduit faisant partie de la cave — les Russes s'en servent pour garder les navets, entre autres —, que celle-ci fut fouillée pour la troisième fois, ainsi que sa chambre à lui dont pas un coin n'échappa à un examen minutieux ; mais on eut beau creuser et recreuser, aucun objet interdit ne fut découvert. Alors, je me présentai devant le voïvode et lui dis que ce valet était un escroc et que s'il l'engageait à son service, il le regretterait. Ce monsieur crut cependant que je le disais pour pouvoir garder le gars ; en réalité, c'était uniquement parce que je ne souhaitais pas le voir rebaptiser orthodoxe⁷⁰. Je parlai de ce cas avec MM. les officiers et quelques-uns parmi les plus âgés allèrent voir le voïvode pour lui dire de ne pas s'embarrasser de cet individu qui ne lui serait jamais d'aucune utilité, mais il leur objecta qu'il saurait bien le corriger.

Quelques jours plus tard arriva en ville un haut dignitaire qui s'installa avec son épouse en face du château, non loin de ma demeure. Lorsque le voïvode et sa femme vinrent leur rendre visite, le valet en question, qui leur servait de cocher, après les avoir amenés, abandonna les chevaux et la voiture et courut chez sa *makonja*. Quelques heures plus tard, le voïvode voulut rentrer, mais le cocher avait disparu. Il dépêcha ses serviteurs à sa recherche et, comme le gars était introuvable, il envoya un homme chez moi pour demander où il pouvait être. Je répondis qu'il se trouvait probablement chez la *makonja*, et c'était bien le cas ; deux autres domestiques durent le ramener à la voiture, où le voïvode et sa femme attendaient depuis longtemps. De retour chez lui, le voïvode lui fit administrer une bonne raclée. Mais cela ne servit à rien ; une autre fois, le voïvode avait été invité à un repas à la campagne, et le cocher fut à nouveau absent au moment où son maître souhaita rentrer. Ce dernier me fit venir et me demanda si je voulais reprendre cet homme.

« Non, répondis-je, je ne veux plus de lui (car entre-temps il avait été rebaptisé), et j'ajoutai : je t'avais averti que cet individu allait t'attirer des ennuis.

— Oui, fit-il, j'ai eu tort de ne pas te croire, mais à l'avenir je te ferai toujours confiance, car je vois que tu es un homme loyal.

70. « Rebaptiser russe » dans le texte. NdT

— Tu comprends maintenant que, sur la dénonciation d'un traître, tu as envoyé tes gens, à trois reprises, pour fouiller ma maison, où ils ont tout mis sens dessus dessous en me causant un grand préjudice.

— Désormais nous allons être amis », dit-il en faisant apporter de l'hydromel (de fort mauvaise qualité). Nous en vidâmes quelques verres.

Peu après, ce voïvode, cupide comme il y en a peu, fut muté de Galič dans une autre ville située sur le fleuve Dvina qu'on appelle Ustjug. L'homme qui le remplaça, un dénommé Ivan Ivanovič Romanov⁷¹, était d'un abord plus facile.

Quelques mois après l'arrivée du nouveau voïvode, avec lequel j'entretenais de bons rapports, fut rendu public l'oukase du tsar ordonnant à tous les Russes de se faire couper la barbe et de se vêtir à l'allemande⁷². Bien que ce fût un ordre formel, les vieux Russes ne voulaient rien en savoir⁷³, le voïvode envoya alors un *d'jak* accompagné de quelques *pod'jačie* et *denščiki* pour surveiller l'application de l'oukase dans les bourgades de sa voïvodie. Comme depuis l'arrivée du *d'jak*⁷⁴ à Galič et son installation dans mon ancien logement, dont il avait été question plus haut, je me trouvais en excellents termes avec lui et avec son épouse, je fis d'abord comprendre à cette dernière que j'accompagnerais volontiers son mari dans ce voyage à travers le pays, après quoi je lui en parlai de vive voix. L'intervention de sa femme fut cependant décisive, de sorte que le *d'jak* obtint l'accord du voïvode, qui mit gracieusement à ma disposition un cheval et un traîneau. Nous partîmes donc, et où que nous allions, le *d'jak* veillait à ce que je fusse toujours à ses côtés, comme si j'étais la seconde personne par le rang après lui. Voyant cela, les Russes me comblaient, moi aussi, de dons consistant pour la plupart en miel, beurre, cire et poisson. Je gardai les deux premiers et donnai le reste aux hommes du *d'jak*. Un jour, nous arrivâmes dans une ville dont le bourgmestre vint nous voir après que nous eûmes pris nos quartiers ; il était accompagné par le conseil au complet⁷⁵, tous ses membres portant des cadeaux. Il nous souhaita la bienvenue et nous remit les dons que les hommes du *d'jak* réceptionnèrent comme à l'accoutumée et qui se composaient de miel et de *varen'é*⁷⁶. À cet instant, le *d'jak* me dit à voix basse : « *Promysli mne nožnicy*, c'est-à-dire : trouve-moi des ciseaux. » Je lui glissai dans la main une paire de ciseaux. « Approche-toi », dit-il au bourgmestre qui avait une

71. À cette époque, la province de Galič était dirigée par le commandant en chef (*ober-komendant*) le panetier Ivan Romanovič Cymermanov, RGADA, f. 426, op. 3, d. 1. L'erreur de Roland s'explique par le fait qu'au quotidien, on l'appelait certainement Ivan Romanovič, voire Ivan Romanov (Ivan fils de Roman).

72. Initialement, l'oukase en question fut promulgué en 1705.

73. Il s'agit apparemment des personnes âgées en général et non (seulement) de vieux-croyants, comme on aurait pu le penser. Dans ce cas, Roland voulait-il souligner que les hommes plus jeunes acceptèrent avec une relative facilité le changement imposé à leur physionomie ?

74. Il s'agit de la même personne que Roland appelle *stol'nik* plus haut.

75. Les habitants des villes, marchands et artisans, étaient représentés par un conseil électif composé de *burgomistry* et de *ratmany*.

76. Confiture.

longue et belle barbe ; il la saisit aussitôt de la main gauche et se mit à manier les ciseaux de la main droite. N'osant pas s'y opposer, le bourgmestre poussait des cris à mesure que la barbe se raccourcissait : cent roubles ! deux cents ! trois cents ! quatre cents ! De cette façon, il réussit à sauver la moitié de sa barbe, mais l'autre moitié avait été perdue⁷⁷.

Au bout d'une semaine, nous revînmes à Galič, mon traîneau rempli à ras bord de miel dont je me servis pour fabriquer de l'hydromel, bien meilleur que celui que faisaient les Russes, que je partageai avec mes camarades.

Pendant la période où je possédais une maison, je me constituai d'importantes réserves, surtout des poules, des canards, des chapons, des oies sauvages apprivoisées, des petits coqs de bruyère, etc., et même des rats musqués de Sibérie (cependant, je ne pus garder ces derniers à cause de leur odeur) ; les céréales non plus ne manquaient pas. Malgré cela, je songeais constamment au moyen de recouvrer ma liberté ; l'argent avait aussi commencé à manquer, alors que je savais qu'il y avait à Moscou des sommes qui m'étaient destinées. Comme il était impossible de les recevoir sur place, je décidai de demander au voïvode une autorisation de me rendre à Moscou. Cependant, je ne voulais pas laisser ma maison sans surveillance ; or M. le capitaine Tiesenhausen avait chez lui une Finnoise qu'il avait achetée peu de temps auparavant au marché municipal (on y vendait les gens comme du bétail). Il me la céda volontiers et, après l'avoir initiée au ménage, je demandai au voïvode une permission de deux mois pour aller à Moscou. Ma demande ne fut pas bien accueillie, mais quand je m'engageai à lui remettre à mon retour cent *zlotnik* en argent⁷⁸, il consentit à m'accorder la permission, à condition toutefois que dix personnes se portassent garantes et que je fusse escorté jusqu'à Vologda, car il ne pouvait me délivrer un laissez-passer plus long ; une fois là-bas, je pourrais demander aux autorités locales l'autorisation d'aller à Moscou⁷⁹. J'obtins le consentement de dix de mes camarades qui remirent leur attestation au voïvode et je partis sous l'escorte de deux soldats⁸⁰ à Vologda où M. le lieutenant Nisbeth, qui avait ses entrées au *prikaz* et parlait le russe à la perfection, obtint pour moi une autorisation d'aller à Moscou, sous la surveillance d'un soldat local, contre la prestation de

77. Selon l'oukase de 1705, les hommes avaient la possibilité de garder leur barbe s'ils s'acquittaient d'une taxe annuelle comprise entre trente et cent roubles, selon le statut social. Cependant, les autorités ne procédaient pas partout avec la même brutalité : un marchand de Jaroslavl', Egor Maslov, arrêté par le voïvode de Rostov en octobre 1706 à cause de sa barbe et de son costume russe, fut rapidement libéré sous caution, RGADA, f. 210, vjazka 37, d. 25, l. 152-153. Les paysans et certaines autres catégories de la population portaient la barbe de plein droit et les autorités locales qui tentaient de les en empêcher furent sanctionnées par le Sénat : un cas à Belgorod en 1722, RGADA, f. 905, op. 1, d. 781, l. 191-192.

78. Environ 430 grammes d'argent, soit un équivalent de seize ou dix-sept roubles. Le rouble pétrovienn, introduit en 1704, contenait 25-26 grammes d'argent pur.

79. Ni les étrangers ni les sujets du tsar n'étaient censés quitter leur lieu de résidence sans autorisation écrite précisant leur identité, l'itinéraire et le but de leur voyage. Les passeports étaient délivrés par les autorités dont dépendait l'individu en question.

80. D'après Šebaldina, *Švedskie voennoplennye...*, p. 56, les Suédois se déplaçaient sans escorte, la caution de leurs camarades étant une garantie suffisante de leur retour aux yeux de l'administration. Ici et plus loin, Roland affirme exactement le contraire.

quatre garants (qui furent les deux comtes Mörner, un certain Strömfelt et le déjà nommé Nisbeth), avec l'ordre formel de me faire conduire par mon gardien à la chancellerie dès l'arrivée. Cet ordre me fut répété avec force belles paroles : la chancellerie en question veillerait à ma sécurité pendant la durée de mon séjour ; mais là-dessus j'avais mes propres renseignements, bien plus fiables.

Arrivé à Moscou, et contrairement à l'ordre reçu, je ne me rendis jamais à la chancellerie et mon soldat d'escorte ne put me contraindre d'y aller, car si je l'avais fait, on m'aurait tenu sous une stricte surveillance et je n'aurais pu me déplacer que moyennant de gros pots-de-vin⁸¹. Mais comme le gardien me pressait de le faire, je lui fis croire que j'y étais allé ; puis, en lui prenant l'ordre écrit qu'il avait apporté de Vologda, je lui dis qu'il pouvait y retourner et le munis d'argent pour le voyage. M'en étant ainsi débarrassé, je pus en toute liberté aller voir nos généraux et nos colonels, recevoir de l'argent contre ma lettre de change et m'en faire établir une autre par M. Schlyter⁸², qu'il céda ensuite à M. Samuel Meux⁸³, lequel, plus tard, se la fit payer à Stockholm mais ne voulut jamais reconnaître ce fait, comme il en sera question plus loin⁸⁴.

Durant ce séjour de deux mois, un dénommé Dunt chercha à faire ma connaissance. Ce Livonien avait une famille et gagnait sa vie en faisant le commerce de bière et d'hydromel, activité interdite, mais très répandue. Il prétendait avoir beaucoup de connaissances parmi les dignitaires russes et être en mesure de rendre de grands services aux Suédois. Pour ma part, tout en pensant qu'il disait la vérité, en partie du moins, je ne lui fis pas de confidences allant au-delà du nécessaire. Il affirmait, entre autres, avoir aidé mon frère à quitter la Russie, événement que j'ignorais, croyant qu'il se trouvait toujours à Sereda ou bien à Voronež, près de la mer Noire⁸⁵. Ce Dunt me faisait une quantité de propositions qui, comme je l'avais remarqué, avaient toutes trait à l'argent ; je ne donnais donc suite à aucune d'entre elles. Je changeais souvent de domicile, cette fois de mon propre gré, sans y avoir été obligé, pour ne pas me faire découvrir par le méchant capitaine chargé de

81. Roland a raison. En 1711, Pierre I^{er} accorda aux représentants des prisonniers suédois exilés dans les provinces le droit de se rendre à Moscou pour régler les problèmes d'argent, mais la situation de ces délégués resta très précaire vis-à-vis des autorités de la capitale ; Šebaldina, *Švedskie voennoplennye...*, p. 79.

82. Henrik (Andrej) Schlyter, marchand holsteinois de Kiel, il habita également à Vologda, V. N. Zaharov, *Zapadnoevropejskie kupcy v Rossii : Epoha Petra I* [Les marchands occidentaux en Russie à l'époque de Pierre I^{er}], M. : ROSSPEN, 1996, p. 171, 317.

83. Marchand anglais spécialisé en exportations des matières premières par le port d'Arhangel'sk ; gros créancier des marchands russes, il était l'un des principaux fournisseurs du Trésor russe, qui lui achetait la monnaie d'argent étranger ; Zaharov, *Zapadnoevropejskie kupcy...*, p. 119, 211, 251, 312.

84. Sur les détails techniques des opérations de change voir Šebaldina, *Švedskie voennoplennye...*, p. 84-85.

85. Il s'agit vraisemblablement de Gustaf, frère cadet de Carl, fait prisonnier en 1709, qui put regagner la Suède en 1713, NdT. Immédiatement après la bataille de Poltava, un convoi de trois mille prisonniers suédois fut envoyé aux chantiers navals de Voronež et à la construction d'une forteresse dans la région voisine, au bord de la rivière Sereda ; Šebaldina, *Švedskie voennoplennye...*, p. 33.

surveiller les prisonniers suédois à Moscou. Je ne le connaissais pas, mais un jour il m'aperçut place des Čistye Prudy où il arriva en traîneau avec cinq de ses serviteurs postés en arrière. Il arrêta le traîneau et envoya l'un d'entre eux me demander qui j'étais ; lui-même ne pouvait pas s'approcher : de grandes congères de neige nous séparaient. Je devinai qu'il devait s'agir de l'homme dont on m'avait conseillé de me méfier, aussi répondis-je que j'étais le *prikazčik*⁸⁶ de M. Swellengrefven, commerçant qui habitait la place en question⁸⁷. Je me dépêchai de disparaître, avant le retour du valet, par une porte munie d'un simple loquet et de la refermer derrière moi, échappant pour cette fois aux griffes du capitaine.

Une autre fois, je me trouvais un matin au palais où logeaient MM. les secrétaires d'État Düben et Cederhielm⁸⁸. Mes amis de longue date se réjouirent de me voir bien portant, tout en s'étonnant que j'eusse réussi à passer devant le gardien posté près de l'entrée qui ne laissait personne voir MM. les secrétaires d'État sans l'autorisation du capitaine. Pour ne pas me faire surprendre par une arrivée inattendue dudit capitaine, M. Cederhielm s'était assis près de la fenêtre qui donnait sur la cour et la porte d'entrée ; j'avais pris place face à lui, de l'autre côté de la fenêtre. M. le secrétaire Düben, qui souffrait des pieds, était couché dans une petite pièce adjacente dont la porte restait ouverte pour nous permettre de converser. En devisant avec lui, je me détournais parfois de la fenêtre, de sorte que nous n'avions pas remarqué l'arrivée du capitaine avant de le voir surgir sur le seuil, suivi d'un serviteur. En me voyant, il perdit pendant quelques minutes l'usage de la parole, puis voulut savoir comment j'avais pu entrer et qui m'avait autorisé à le faire. Je trouvai aussitôt une réponse :

« Ne te souviens-tu pas que lorsque je me suis rendu chez M. le gouverneur pour lui demander l'autorisation de venir ici, il t'a dit de me l'accorder ?

— Oui, j'ai été hier chez le gouverneur, répondit-il, mais je ne t'ai pas vu et je n'ai reçu aucun ordre.

— Que tu ne m'aies pas vu, cela n'a rien d'étonnant, rétorquai-je, puisqu'il y avait beaucoup de monde ; et que tu n'aies rien entendu, c'est également possible, puisque le gouverneur parlait à la fois avec toi et avec d'autres personnes. »

Il hocha la tête, puis informa M. Cederhielm de la raison de sa venue : le gouverneur lui accordait l'autorisation de se rendre au dîner chez un prince dont le nom m'échappe. Là-dessus, il partit. Mais en passant devant le corps de garde, il héla quelques-uns de ses hommes et leur dit d'administrer une correction au caporal, après quoi il s'éloigna. MM. les Secrétaires se réjouirent de l'heureux dénouement

86. Gérant.

87. Andréas Swellengrebel le cadet, que l'auteur appelle ailleurs Mellengrefven, marchand de Stettine, qui effectua des transferts de liquidités pour le compte du gouvernement russe ; Zaharov, *Zapadnoevropejskie kupcy...*, p. 258, 340.

88. Tous les deux furent faits prisonniers à Poltava. Selon les mémoires du comte Piper, les généraux suédois et lui furent logés à l'« hôtel des Ambassades » immédiatement après le triomphe (décembre 1709) ; il s'agissait sans doute du *švedskoe podvor'e*, la cour des Suédois, dans l'actuel *Švedskij tupik* sur le *Tverskoj bul'var*. Nous ne savons pas s'ils y demeuraient au moment de la visite de Roland.

et louèrent la promptitude de ma réponse. En sortant de chez eux, je vis le caporal pleurer, se plaignant d'avoir été rossé à cause de moi ; je lui donnai un *altyn*⁸⁹ pour acheter de la pommade et m'en allai. Afin de ne pas me faire reconnaître par le capitaine, je portais désormais la tenue des différentes nations étrangères que je m'étais fait confectionner, sans jamais me vêtir à la suédoise ; du reste, je n'avais plus de vêtements suédois.

Comme je viens de le dire, je changeais souvent de domicile pour diverses raisons ; on pouvait le faire quotidiennement à cette époque à Moscou, si l'on avait l'envie et les moyens : le propriétaire ne demandait jamais d'où l'on venait ni où l'on allait⁹⁰. Un jour, le sieur Dunt, dont il a déjà été question, me proposa un bon logement dans la ville même ; j'acceptai et emménageai dans deux pièces contiguës d'un grand hôtel particulier situé au fond d'une cour. Les fenêtres étaient recouvertes d'un double grillage en fer, et les doubles portes, également en fer, étaient munies de lourds crochets et œillets à chacune d'entre elles — il s'agissait d'une protection contre les voleurs. Je ne compris la raison de la proposition de Dunt que plus tard : le fait que je logeais désormais à proximité lui fournissait l'opportunité de me parler plus souvent. Un jour, le voici qui vient chez moi pour me dire que la fille du commandant souhaite s'entretenir avec moi.

« Comment est-ce possible, lui répondis-je, elle ne me connaît pas, moi je ne la connais pas non plus !

— Eh bien, expliqua-t-il, ma femme la voit presque tous les jours, et elle nous a plusieurs fois demandé, à ma femme et à moi, de lui trouver un cavalier suédois qui pourrait la divertir, car elle s'ennuie. »

N'ignorant pas qu'à Moscou ce genre de visites se terminait parfois aussi mal qu'à Venise, je refusai, malgré les insistances de M. Dunt. Malgré cela, il m'annonça un jour qu'à dix heures la demoiselle m'attendrait sur un perron donnant sur l'arrière-cour. Pour savoir si c'était vrai, je mis une tenue persane, pris un *izvozčik*⁹¹ et passai près de l'endroit indiqué : elle était là ; quant à moi, je gardai l'incognito. Après cette vaine attente, elle m'envoya un message m'invitant à me rendre un certain jour dans un verger derrière la *Sloboda* allemande⁹² pour la rencontrer, mais je n'y allai point. Enfin, je la vis arriver chez moi dans un carrosse tiré par six chevaux, accompagnée de piqueurs et de laquais. Je me retirai dans la pièce du fond en ordonnant à mon valet de lui dire que j'étais sorti. Après être restée une heure ou deux à bavarder avec ce valet qui se débrouillait aussi bien en russe

89. Monnaie de compte russe équivalente à trois kopecks.

90. Selon la nouvelle réglementation qui commença à être mise en place au cours de ces années (et qui subsiste toujours), les propriétaires étaient tenus d'enregistrer les locataires auprès des autorités municipales : la police ou, pour les étrangers, la chancellerie des Ambassades (*Posol'skaja kanceljarija*). O. E. Košeleva, *Ljudi Sankt-Peterburgskogo ostrova Petrovskogo vremeni* [Gens de l'île de Saint-Petersbourg à l'époque de Pierre le Grand], M. : OGI, 2004, chap. VI, p. 137 *passim*.

91. Cocher.

92. La fameuse *Nemeckaja sloboda*, faubourg au nord-est de Moscou, construit et habité par les étrangers.

qu'en polonais, en allemand et en suédois, elle s'en alla et je n'entendis plus parler d'elle.

Quand quelques jours plus tard je commençai à préparer mon départ, pour être fidèle à la parole donnée, le même Dunt vint chez moi pour me dire que le prince Lopuhin voulait me parler. (Ce prince était resté longtemps à Constantinople ; pendant son absence, sa femme était décédée, laissant une fille adolescente et un petit garçon⁹³). En arrivant chez lui vers midi, je le trouvai dans le salon tout habillé, prêt à sortir pour se rendre à un dîner.

« J'ai entendu dire beaucoup de bien de toi, me dit-il, c'est pourquoi je veux t'engager comme maître d'hôtel auprès de ma fille. Tu jouiras de toute la liberté que tu souhaites. À présent, je dois m'en aller et je n'ai pas le temps d'en discuter, il faut que tu reviennes une autre fois. Mais reste dîner avec ma fille ! » En prononçant ces paroles, il ouvrit une porte et lança à la demoiselle : « Allez, ma fille, sois gentille avec M. le cavalier ! » La demoiselle était assise toute seule à une table pouvant accueillir vingt convives, qui ployait sous différents plats de poisson ; six servantes se tenaient derrière sa chaise. Elle avait dans la main un pilon et un mortier dans lequel elle broyait de l'ail avec du *kvas*⁹⁴ pour en ajouter à chaque mets qui m'était destiné et dont j'étais incapable d'avaler le moindre morceau⁹⁵. Je tâchais de la divertir, mais elle ne répondait guère et n'arrêtait pas de pouffer et de bavarder avec les servantes. Une heure s'écoula de la sorte, après quoi je me levai et pris congé.

Comme ma permission touchait à sa fin, je me rendis dès le lendemain chez le prince et le remerciai pour sa proposition, mais les circonstances, ajoutai-je, m'obligeaient à retourner d'abord à Vologda puis à Galič, à cause de ceux qui s'étaient portés garants de moi ; cependant, si Son Excellence voulait bien écrire une lettre au voïvode de Galič, M. Ivan Romanov, cela m'aiderait sans doute à revenir rapidement. « Oui, fit-il, je vais le faire. » Il s'assit et écrivit sur-le-champ la lettre qu'il me remit en disant : « Je veux te traiter le mieux possible ; pour ton voyage, tu disposeras d'une voiture et de quatre chevaux de mon écurie et tu seras accompagné par un piqueur et des laquais ; toute ma vénerie est à tes ordres, etc. » Je le remerciai et pris congé. Aussitôt, je déménageai dans la *Sloboda* allemande, mis de l'ordre dans toutes mes affaires ainsi que dans celles dont m'avaient chargé certains de mes camarades restés à Galič et partis d'abord à Vologda où je récupérerai

93. Avraam Fedorovič Lopuhin (? -1718), prince, panetier. En 1689, il participa à une ambassade russe à Constantinople ; en 1697, il fit un séjour d'apprentissage aux chantiers navals d'Europe ; il fut exécuté suite au procès du tsarévitch Aleksej.

94. Boisson à base de seigle fermenté.

95. Les remarques d'un diplomate contemporain de Roland permettent de mieux comprendre les sentiments de ce dernier : « Toutes les maladies en Russie sont soignées par trois remèdes qui sont pratiqués aussi bien sur les malades que sur les bien-portants : le premier est le bain russe [*banja*], [...], le deuxième — la vodka [...], et le troisième — l'ail, que les Russes de toutes conditions non seulement utilisent comme condiment dans tous les mets, mais que de surcroît ils mangent cru à tout moment de la journée. [...] l'étranger [...] qui n'est pas habitué à la puanteur souffre cruellement à se tenir dans une pièce avec eux ». Cité d'après *Russkij byt po vospominanijam sovremennikov* [La Russie au quotidien d'après les mémoires des contemporains], vol. 1, M. : Zadruga, 1914, p. 86.

les papiers de caution à la chancellerie⁹⁶, puis à Galič où, le lendemain de mon arrivée, je me rendis chez le voïvode auquel je remis une coupe en argent d'une valeur de cent *zolotniki*, pour m'avoir accordé la permission, après quoi je lui présentai la lettre du prince. Il l'embrassa, la lut et me dit : « Je vois que tu dois retourner à Moscou au plus vite ; tu peux partir quand tu veux. » Je lui demandai de me rendre les papiers de mes dix garants, il le fit, et je pus les leur remettre avec ma gratitude.

J'employai quelques jours à m'occuper de mes biens, de ma maison et de mon bétail, en en faisant don à la Finnoise. M. le lieutenant Norin, qui avait servi dans le régiment du colonel comte Sparre, avait alors avec mon aide obtenu du voïvode la permission de passer quelques semaines à Moscou pour une affaire privée ; nous partîmes donc ensemble, mais au lieu de passer par Vologda, ce qui représentait un détour de vingt milles⁹⁷, nous passâmes par Kostroma, escortés par deux soldats qui avaient l'ordre de nous mener au secrétariat du gouverneur. Arrivés sans difficulté à Moscou, nous logeâmes chacun de notre côté ; les soldats furent donc séparés, ce qui leur rendit plus difficile la tâche de nous contraindre à nous présenter à la chancellerie du secrétariat. Nous parvînmes ainsi à gagner du temps et quand M. le lieutenant Norin eut réglé ses affaires, nous nous y rendîmes enfin avec nos gardiens. Or, nous avions choisi exprès l'heure où il n'y avait personne (elle n'était ouverte que pendant deux heures avant midi et deux heures après ; le reste du temps tout était fermé, il n'y avait que la sentinelle devant l'entrée). Comme on était à l'approche de la grande *maslenica*, semaine qui précède le Carême, les soldats souhaitaient rentrer chez eux pour la fête ; M. le lieutenant Norin était également prêt à partir. J'avais entre-temps réussi à faire croire aux soldats que j'avais l'autorisation de rester, mais ils réclamaient une preuve écrite, faute de quoi j'allais être obligé de retourner avec eux. J'aurais pu facilement l'éviter en appelant au prince, mais pour ne pas entrer à son service, je n'étais pas allé le voir. Pour me débarrasser des soldats d'une autre façon, je me rendis avec eux au *prikaz* de la garnison⁹⁸, y entrai muni de leurs passeports, tandis qu'ils m'attendaient dehors, et demandai d'emprunter une plume. J'écrivis que les hommes de l'escorte avaient bien rempli leur tâche et pouvaient retourner chez eux avec le lieutenant, Rolanti, quant à lui, resterait sur place. Je rédigeai cette missive en russe et la signai du nom de Toporov, qui était le *d'jak* du *prikaz* en question. En sortant, je la montrai aux soldats qui s'en réjouirent grandement et s'en allèrent en compagnie de M. le lieutenant Norin.

Enfin libre, je me lançai dans une entreprise hasardeuse. Pendant ma courte absence, à Vologda et à Galič, le chef de mon ancien régiment, M. le colonel Nils Hjelm, ainsi que trois autres colonels, MM. Ramsvärd, Morath et Löschern, avaient été jetés en prison sur l'ordre exprès du tsar, et personne, à l'exception du sous-offi-

96. *Prikaznaia izba*.

97. En réalité, le détour est d'environ 150 km.

98. Le secrétariat à la Guerre ayant été fermé en 1711, le secrétariat de la garnison de Moscou hérita de la surveillance des prisonniers suédois ; Šebaldina, *Švedskie voennoplennye...*, p. 44.

cier qui commandait les gardiens, n'avait le droit de les voir, sous peine de mort⁹⁹. J'avais appris par le valet de chambre du colonel qu'au moment de l'arrestation ils n'avaient pas eu le temps de se munir de sommes suffisantes et que lorsqu'ils donnaient un rouble au sous-officier ou aux soldats pour l'achat de pain et d'autres vivres, on leur apportait de la nourriture pour quelques kopecks à peine, de sorte que le peu d'argent qu'ils avaient sur eux ne pouvait guère durer¹⁰⁰. Je demandai au valet s'il savait où ils se trouvaient et quelle était la situation de la prison. « Bien sûr, je le sais, répondit-il, mais on n'y laisse entrer personne. » Nous prîmes un *izvozčik* et passâmes devant la prison, sans nous faire remarquer. Je voulais reconnaître les lieux, et je vis combien il était difficile ne serait-ce que de franchir la clôture extérieure, faite de madriers hauts comme des mâts et munie d'une seule porte minuscule. Le lendemain, j'allai voir le comte Piper¹⁰¹ ; M. le colonel Hamilton, qui logeait chez lui, s'y trouvait également. Je dis au comte qu'il ne devait pas être impossible de s'introduire à l'intérieur. « Dieu vous en garde, s'écria-t-il, cela peut vous coûter la vie¹⁰² ! » M. le colonel Hamilton était du même avis ; je m'en allai tout en songeant au moyen de mener à bien mon projet. J'eus alors l'idée de me faire passer pour un aide-chirurgien ; je me rendis chez un sous-officier suédois qui faisait office de barbier auprès du prince Golicyn pour lui emprunter son étui de rasage avec les rasoirs qui se trouvaient dedans, un peu de charpie et quelques bandages, ainsi que deux petits flacons d'apothicaire contenant l'un de l'huile de térébenthine et l'autre de l'eau de Hongrie. Ainsi équipé, je pris un *izvozčik*, me fis conduire devant la prison, réglai le trajet et le congédiai. Je frappai à la porte, si basse qu'on y entrait presque en rampant et fermée avec un grand cadenas, tandis que la clôture elle-même avait la hauteur d'un mât de navire. Un *starosta* (ou gardien) arriva et s'enquit de ce que je voulais¹⁰³. Je répondis que j'étais un *lekar'*, c'est-à-dire un aide-chirurgien, et que j'avais reçu l'ordre du gouverneur et de mon maître le prince de secourir les Suédois malades qui avaient demandé au gouverneur de leur envoyer un

99. L'histoire est la suivante : deux officiers suédois, le colonel F. Wachtmeister et le lieutenant-colonel M. von Brömsen (Broms), furent autorisés à retourner en Suède afin de négocier un échange de prisonniers (les généraux A. Golovin et I. Trubeckoj), en s'engageant à revenir en Russie et à se constituer prisonniers à nouveau dans le cas où l'entreprise échoue. L'échange n'eut pas lieu, mais les officiers restèrent en Suède, ce qui entraîna en décembre 1713 l'arrestation et la détention des quatre colonels qui s'étaient portés garants pour les émissaires. NdT

100. Des conditions de détention très dures sont décrites dans les lettres que le comte Piper et le général Rheinschild adressèrent à Pierre I^{er} et au Riksråd le 10 décembre 1713, soit immédiatement après l'arrestation des garants, RGADA, f. 96, op. 1 (1713), d. 2, l. 24-26, 34-35, copie et traduction.

101. Carl Piper (1647-1716), comte, le plus influent des ministres de Charles XII. Fait prisonnier à Poltava, il fut amené à Moscou et resta le principal négociateur du côté suédois, jusqu'au congrès d'Aland.

102. Notons que Piper avait toutes les raisons de craindre le pire, puisque lui-même venait d'être placé en détention à domicile, sans qu'il fût formellement responsable du non-retour des généraux en question. Voir sa lettre à Pierre I^{er} citée en question note 100.

103. Le *starosta* (doyen) dans les prisons russes n'était pas un gardien au sens propre du terme, mais un élu des détenus, qui collectait le droit d'entrée auprès des visiteurs (*vlaznoe*), gérait la caisse commune, etc. Voir E. V. Anisimov, *Dyba i knut* [L'estrapade et le fouet], M. : NLO, 1999, p. 590-591.

médecin. Le *starosta* appela le sous-officier qui commandait les huit soldats chargés de la surveillance du cachot où étaient détenus MM. les colonels. Il me posa les mêmes questions que le *starosta* et reçut les mêmes réponses. Le *starosta* fut autorisé à ouvrir la porte, et je pénétrai à l'intérieur. Je vis une centaine de prisonniers russes, les fers aux pieds, attachés deux par deux. Le sous-officier me soumit à un examen : au service de qui étais-je affecté ?

« Du *knjaz' Golicyn*, lui répondis-je.

— Non, fit-il, je connais son barbier.

— De quel Golicyn parles-tu ? lui dis-je.

— Du *knjaz' Fedor Alekseïč*¹⁰⁴, répondit-il.

— Oui, mais moi je suis chez Ivan Alekseïč¹⁰⁵, lui objectai-je.

— Je ne connais pas celui-là, dit-il.

— Moi je ne te connais pas non plus, fut ma réponse.

— Bon, fit-il, puisque tu es ici, occupe-toi d'abord, avant qu'on t'amène chez les Suédois, d'un des prisonniers russes. Son père est riche, il doit venir ici dans quelques jours et c'est lui qui te payera, ajouta-t-il. »

Il appela le malade qui s'approcha aussitôt, suivi de son camarade.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demandai-je.

— Montre-lui, fit le sous-officier. La vue qui s'offrit à moi ne ressemblait à rien de ce que je pus voir avant ou après ; mais sur le moment je ne pouvais que déclarer que cette affection m'était bien familière.

— Tu en souffres certainement depuis longtemps, ajoutai-je.

— Ah, vous voyez, fit le sous-officier en s'adressant au malade, aux gardiens qui se trouvaient à proximité, au *starosta* et aux autres détenus, il a vu tout de suite que cette maladie dure depuis longtemps !

— Eh bien, repris-je, je vais te donner un traitement, même si ce membre ne pourra jamais être complètement guéri ; il faut cependant que tu me paies aussi bien pour mes services que pour les médicaments. Je pris le sac de l'aide-chirurgien et l'ouvris pour les convaincre définitivement que j'étais du métier. J'en sortis les petits flacons, ouvris celui qui contenait l'eau de Hongrie et la fis sentir au sous-officier.

— Ha, fit-il, *horošee lekarstvo* ! (c'est-à-dire : bon médicament). De tels chirurgiens, on n'en trouve pas parmi les Russes ! Puis il m'assura de nouveau que j'allais être dédommagé par le père du malade. Je mouillai un morceau de charpie avec de l'eau de Hongrie, priai l'un des assistants de le poser sur la plaie et de l'attacher à l'aide des mouchoirs appartenant aux deux prisonniers, noués ensemble¹⁰⁶.

— Demain, dis-je, j'apporterai d'autres médicaments efficaces. »

Après cela, le sous-officier m'introduisit par un trou dans la geôle souterraine.

« Mais il n'y a personne ici, lui dis-je, faisant mine de vouloir m'en aller, car je ne voulais pas qu'il m'accompagnât.

104. *Komnatnyj stol'nik*, panetier de la Chambre. F. A. Golicyn n'avait pas le titre de prince.

105. I. A. Golicyn, prince, panetier de la Chambre.

106. L'eau, ou le baume de Hongrie, élaboré à partir de jeunes pommes de pin de montagne, s'utilisait autrefois en pharmacie, entre autres pour assécher les muqueuses.

— Avance un peu, tu verras une lumière sur la table », fit-il. Heureusement, à l'instant même, on l'appela. Enchanté, j'avançai dans le noir le long d'une *lavka*¹⁰⁷ jusqu'à ce que j'eusse heurté une table. Ce fut seulement alors que j'aperçus la lumière qui se voyait à peine dans l'air poussiéreux et malsain du cachot. Je m'enquis en suédois : « Y a-t-il quelqu'un ? »

« Qui êtes-vous, au nom du Seigneur ? fit M. le colonel Ramsvärd, couché sur une *lavka* qui lui servait de lit, tout comme les autres, couchés eux aussi chacun à sa place ; les lits étaient disposés deux par deux de chaque côté du passage et séparés par la petite table.

— M. le colonel Hjelm est-il parmi vous ?

— Oui, répondit ledit colonel, mais qui êtes-vous ? »

Je me présentai, en expliquant brièvement que j'avais mis ma vie en jeu pour leur être utile, me faisant passer pour un aide-chirurgien qu'ils auraient demandé de leur faire envoyer par le gouverneur : « Si vous me chargez de quelques commissions, je m'en acquitterai et je reviendrai vous voir demain. »

Ils se réjouirent grandement de mes propos, car ils avaient d'abord cru que j'étais venu les rejoindre dans ce trou en tant que nouveau prisonnier. Craignant le retour du sous-officier, je me chargeai en hâte de leurs commissions ; chacun m'instruisit sur la manière de lui procurer de l'argent. Une fois sorti, je me rendis entre autres chez Son Excellence le comte Piper qui fut fort étonné de mon audace et qui me fit remettre une somme pour M. le colonel Löschern.

Le lendemain, j'y retournai, les poches bourrées d'argent. On me laissa aussitôt entrer ; le sous-officier se dépêcha de faire venir le Russe dans l'intention non seulement d'obtenir une récompense du père du malade mais surtout d'empocher le gage que, pour ma part, j'avais complètement oublié. Le bandage fut retiré et on constata avec étonnement que l'eau de Hongrie avait bien nettoyé la plaie ; je la fis recouvrir d'un pansement que je m'étais procuré ; après quoi je pus sans difficulté descendre dans la geôle et remettre l'argent à chaque colonel.

Ils me demandèrent si je pouvais emporter des lettres et les faire parvenir en sécurité au gouvernement suédois. Je répondis que je reviendrais dans huit jours, temps pendant lequel ils pourraient rédiger leurs missives, mais qu'après les avoir prises je ne retournerais plus auprès d'eux. Il faut dire que par crainte du sous-officier ils n'osaient écrire que pendant la nuit, une seule personne à la fois, vu la petitesse de la table ; c'est pourquoi, sachant qu'ils avaient besoin de beaucoup de temps, j'avais fixé ce délai de huit jours, après quoi j'allais avoir l'occasion de quitter la Russie pour de bon.

Lorsque huit jours plus tard je revins à la prison et frappai à la porte, le *starosta* ainsi que le sous-officier et les soldats avaient été relevés et on refusa de me laisser entrer. Je haussai la voix en insistant que j'étais l'aide-chirurgien qui avait reçu l'ordre de visiter la prison. Les Russes, qui m'avaient entendu, se mirent à crier de toutes leurs forces : « *Lekar', lekar', veli ego vpustit'!* » C'est-à-dire : c'est l'aide-

chirurgien, il est autorisé à entrer !¹⁰⁸ Quand je fus à l'intérieur, tous les détenus confirmèrent que j'avais le droit de descendre dans le cachot. Je m'attendais à ce que le Russe malade vînt vers moi, mais il ne se montra pas, craignant probablement que je ne lui réclamasse de l'argent. J'allai donc voir MM. les colonels qui, chacun, me remirent une lettre pour Stockholm ; M. le colonel Ramsvärd jura à cette occasion que si jamais il rencontrait M. le lieutenant-colonel Broma, il le hacherait menu¹⁰⁹.

Je pris congé d'eux et ne revins plus les voir¹¹⁰.

On était alors à la mi-mai 1714 ; comme au mois de juillet les bateaux commençaient à arriver à Arhangel'sk, les marchands avaient l'habitude de se rendre dans cette ville et pour cela ils se mettaient en route dès le mois de mai. J'appris par un bon ami qu'un gendre de M. Samuel Meux, qui était également son *prikazčik*, autrement dit son comptable, et qui faisait partie des premiers voyageurs, avait fait savoir qu'il cherchait un compagnon de voyage et que, pour l'instant, il n'en avait point trouvé. Je priai cet ami d'aller voir Jockomsson, c'est ainsi que s'appelait l'homme en question, ne voulant pas le faire moi-même, car j'étais fâché avec M. Meux. Quelque temps auparavant, je m'étais rendu à son comptoir pour lui demander cent rixdales contre une lettre de change, somme qui avait été payée à Stockholm trois ans auparavant ; mais j'avais eu beau lui montrer l'attestation de paiement établie par Grainger & Schakle, il n'avait rien voulu savoir, s'était montré de mauvaise foi, de sorte que je n'avais jamais reçu ladite somme. Mon ami me conseilla de rencontrer Jockomsson à la bourse¹¹¹ ; je m'y rendis le lendemain

108. Ou plutôt : « Donne l'ordre de le faire entrer ». Léger flottement dans la traduction qui indique que, trente ans après les faits, le son des phrases russes résonnait encore dans la mémoire de von Roland, alors que le sens exact des mots commençait à s'estomper.

109. Voir note 101.

110. En ce qui concerne la description de la prison, le récit de Roland contient suffisamment de détails corroborés par d'autres sources pour que sa véridicité n'inspire pas de doutes. En revanche, les archives du secrétariat des Ambassades incitent à penser que Roland s'éloigne plus ou moins de la réalité dans son histoire de sauvetage des quatre colonels. Il est en tout cas certain que ces derniers ne furent pas interdits de correspondance, contrairement à ce qu'il affirme. Le 3 avril 1714, Savva Raguzinskij soumit à la chancellerie des Ambassades trois paquets contenant au total plus de deux cents lettres des prisonniers suédois. On y trouve entre autres une requête du colonel Morath au Riksråd, où il affirme que le lieutenant-colonel von Brömsen l'avait déclaré son garant sans son accord et en son absence de Moscou, et où il exige des sanctions contre celui-ci, RGADA, f. 96, op. 1 (1714), d. 4, l. 9-13 ob. Dans une seconde requête, les colonels Hjelm, Ramsvärd et Löschem demandent aux sénateurs suédois de renvoyer von Brömsen et Wachtmeister en Russie, faute de quoi ils risqueraient de périr en prison, en tant que garants de ces derniers. Des copies des promesses de retour, *reversy*, signées par Brömsen et Wachtmeister à leur départ de Moscou, sont jointes, RGADA, f. 96, op. 1 (1714), d. 4, l. 9-13 ob. Le gouvernement suédois fut apparemment impuissant à les secourir : en tout cas, le colonel Morath aurait passé six ans dans cette prison, « Dnevnik kamer-junkera Fridriha-Vil'gel'ma Berhgoľ'ca, 1721-1725 » [« Journal du junker de chambre Fridrih Berhgoľ'c »], in A. Liberman, V. Naumov, eds., *Junost' deržavy* [La jeunesse de l'empire], M. : 2000, p. 292.

111. La première bourse, au sens propre du terme, apparut à Moscou au XIX^e siècle. À l'époque de Roland, la cour intérieure du *Novyj Gostinyj dvor'* dans le *Kitaj gorod*, servait de lieu de rencontres principal entre les marchands. Cet endroit est considéré par les historiens comme le berceau de la future bourse moscovite et la perception de Roland confirme cette interprétation, A. S. Nevzorov, *Russkie birži* [Les bourses russes], vol. 1, Jur'ev, K. Matisen, 1897, p. 7.

vers midi, l'y trouvai et me mis d'accord avec lui sur la date et le lieu : deux jours plus tard, à la sortie de la ville à *Izvoščič'ja sloboda*¹¹². Il faut mentionner que ce Jockomsson n'était pas présent au comptoir au moment de mon altercation avec Meux, autrement je ne me serais pas fait passer pour une connaissance de son patron.

Durant mon séjour à Moscou, je me fis confectionner plusieurs tenues à la mode de différentes nations, y compris une qui n'avait son pareil nulle part, ni en Russie, ni en Allemagne¹¹³. Pendant que le tailleur y travaillait, je logeais chez lui, faisant acheter et me porter la nourriture par sa femme, qui fut obligée de me céder sa place et dormir dans la pièce à côté. J'avais expliqué au tailleur ce qu'il fallait faire dans les moindres détails, et quand la tenue fut prête, je la portai moi-même chez moi. Le jour du départ venu, je fourrai tous mes autres vêtements dans le poêle de la pièce que j'occupais chez un chapelier dans la *Sloboda* allemande et réglai le propriétaire, lui faisant croire que je retournais sur le lieu de mon ancienne résidence, car il savait que j'étais par les officiers qui venaient me voir. Ces messieurs nourrissaient des soupçons à mon égard, subodorant que je préparais une évasion ; ils n'auraient pas hésité à m'en empêcher, mais j'avais entouré mes projets d'un si grand secret qu'ils ne parvinrent pas à le percer. Vers midi, je pris congé de mon hôte et sortis — en choisissant le moment où il y avait moins de monde dans les rues — pour me rendre chez un carrossier, où j'avais ma voiture. Mais une fois dehors, je tombai sur M. le capitaine von Kocken qui venait chez moi. Nous fîmes ensemble une promenade dont je me serais bien passé, mais je dus y consentir afin de dissiper les soupçons qu'il pouvait avoir à mon égard. Enfin, nous nous quittâmes, je récupérai ma voiture et, comme tout était prêt, je sortis de la ville et me rendis dans la *sloboda* en question où je dus attendre jusqu'au soir l'arrivée de Jockomsson en compagnie d'un homme qui était *prikazčik* chez Stroganov, un richissime Moscovite¹¹⁴, et qui s'appelait Prokofij Alekseïč.

Après être passés par Troïca, Perejaslavl' et Jaroslavl', nous arrivâmes à Vologda. Pendant le trajet, alors que nous faisons halte pour la nuit, Jockomsson me posa quantité de questions, voulant savoir qui j'étais, quelle était la situation à Kazan', comment allait se résoudre le conflit entre mon malheureux patron et le tsar ; et chaque fois je lui donnai une réponse appropriée. Je dois expliquer au lecteur cette énigme. Il faut dire tout d'abord que pendant mon séjour à Moscou je fréquentai assidûment un commerçant, M. Henrik Schlyter ; c'était un brave Suédois qui faisait pour ses compatriotes tout ce qui était en son pouvoir dans la mesure où cela n'allait pas à l'encontre des intérêts du tsar. Un jour, en arrivant chez

112. Aucune *sloboda* de ce nom n'exista à Moscou. Roland entend sans doute la *Perejaslavs-kaja jamskaja sloboda* sur la route de Jaroslavl', Sytin, vol. 1, p. 103. Il confond un adjectif dérivé du mot cocher avec un autre, dérivé du mot postier, *jamščik*.

113. À en croire les diaristes et les mémorialistes, les officiers suédois furent des virtuoses du déguisement. Tel se serait fait passer pour un soldat en mettant une pelisse et un bonnet de mouton, tel autre se serait évadé en se déguisant tantôt en colporteur, tantôt en nourrice, Šarypkin, « Russkie dnevniki Švedov... », p. 83.

114. Grigorij Dmitrievič Stroganov (1656-1715, Moscou), marchand, entrepreneur.

lui à l'improviste, j'aperçus dans son salon un homme qui se retira en grande hâte dans une pièce voisine. Je demandai à Schlyter quel était cet individu qui avait si peur de moi, alors que je n'étais point à craindre. Il répondit que l'homme s'était sauvé parce qu'il ne savait pas qui j'étais (je ne m'étais pas fait annoncer, car à Moscou cela ne se faisait guère), et m'expliqua qu'il s'agissait de M. Jacob Reinholtz de Kazan¹¹⁵. Grâce à ce hasard, je fus renseigné sur tout ce qui concernait M. Jacob Reinholtz ; je pris bonne note de ces informations et elles se révélèrent fort utiles durant le voyage à Arhangel'sk. À une autre occasion, j'avais entendu parler d'un marchand résidant à Moscou appelé Luftus qui, quelques jours plus tard, s'apprêtait à faire un voyage d'agrément au monastère de Jérusalem¹¹⁶, situé à quinze verstes de la capitale ; ce marchand avait un frère qui habitait Arhangel'sk¹¹⁷. Cela aussi je l'avais retenu, de sorte que je fus capable de donner une réponse satisfaisante à la question posée par lui [Jockomsson] et par Prokofij Alekseïč, en me faisant passer — sous le nom de Christian Robbert — pour un *prikazčik* dudit Jacob Reinholtz, étant donné que cet homme était partenaire et commissionnaire de tous les grands négociants dans la région d'Azov et en Tartarie.

À notre arrivée à Vologda, nous logeâmes, Jockomsson et moi, dans une jolie maison bien entretenue, tandis que Prokofij se rendit chez Cosmus de Busch : son patron lui avait ordonné de se procurer un *carbas* (c'est une sorte de chaland pour six rameurs et quelques passagers qui peuvent y disposer de cabines individuelles où personne ne peut les observer et d'où ils ne peuvent voir ce que les autres font chez eux¹¹⁸). Comme ce bateau ne pouvait être prêt avant une semaine, je fus obligé, à mon grand regret, de rester cloîtré pour éviter de risquer d'être reconnu par les Suédois locaux. Or, faisant cela, je m'attirai des soupçons de mon camarade, qui allaient s'aggravant, de sorte que je fus contraint de laisser toutes les lettres aux autorités suédoises que les quatre malheureux colonels m'avaient confiées dans une cachette entre les pierres du poêle des bains extérieurs ; à peine avais-je fini cette besogne que Jockomsson survint pour me demander ce que je faisais là.

Vint enfin le jour tant attendu où Jockomsson m'apprit que le chaland était prêt ; j'y fis porter mes maigres bagages en même temps que l'on transportait les siens, et vers neuf heures je sortis, seul. En remontant la grand-rue, je croisai quelques officiers suédois qui se trouvaient dehors devant leur domicile ; je pris mon mouchoir et fis semblant de me moucher jusqu'à ce que je les eusse dépassés. En arrivant au bout de la rue, je dus traverser la grande cour appartenant à M. Cosmus de Busch

115. Marchand suédois. Comme tous les Suédois résidant en Russie au moment où la guerre avait commencé, Reinholtz avait été retenu dans le pays et avait dû cesser les opérations de commerce avec l'étranger ; il fut cependant parmi les rares marchands dans son cas qui réussirent à se reconverter vers le marché intérieur, Zaharov, *Zapadnoevropejskie kupcy...*, p. 317.

116. *Ierusalimskij monastyr'*, dans les environs de Moscou.

117. Les frères Johann et Timothy Luftus, marchands du Danemark, spécialisés en exportation du cuir russe, *ibid.*, p. 39, 119, 318.

118. Dans le manuscrit, le mot est rendu comme *carbasshorka*, visiblement par erreur du copiste. La définition donnée par Roland est exacte. Ce type de bateau marchand était répandu sur la mer Blanche.

pour atteindre le rivage, car le chaland était amarré à proximité ; mais à ce même instant, je le vis sortir de l'écurie en compagnie de Prokofij à qui il avait montré ses beaux chevaux. « Le voilà, dit Prokofij à M. Busch, ce *prikazčik* de Jacob Reinholtz que tu voulais rencontrer. » J'aurais bien voulu continuer mon chemin sans m'arrêter, mais comme l'homme me faisait signe de venir, je dus obtempérer.

« J'ai entendu dire, fit-il, que vous venez de Kazan' où vous travaillez pour M. Jacob Reinholtz.

— C'est bien cela, répondis-je.

— Qu'est-ce que ça veut dire 'c'est bien cela' ?

— Eh bien, cela veut dire que tout va bien, mon bon monsieur.

— Dans ce cas, faites-moi plaisir et contez-moi comment vont les choses.

— Ah, je vois que M. Busch est au courant des ordres sévères que le tsar a donnés à son sujet au gouverneur de Kazan' ! Sachez donc qu'avant le départ de M. Reinholtz de Moscou, M. Savva Raguzinskij à Pétersbourg avait réussi à obtenir du tsar non seulement la permission pour lui de s'en aller, mais même son retour en grâce¹¹⁹, puisque le tsar lui a accordé l'autorisation d'épouser la jeune veuve qui était la cause de tous ses ennuis.

— Ah bon, vraiment ? Je suis heureux de l'entendre, mais où se trouve-t-il actuellement ?

— À Pétersbourg, répondis-je.

— Dans ce cas, il ira sans doute à Arhangel'sk.

— Je ne le sais pas avec certitude, mais il m'a ordonné de m'y rendre, et une fois là-bas je recevrai des ordres écrits au sujet de ce que je dois faire. »

Là-dessus, M. Busch me souhaita bon voyage. Cette conversation finit par convaincre Prokofij et par dissiper tous ses soupçons ; plus tard, il en parla à Jockomsson et ce dernier fut également rassuré. (Ce M. Busch était celui-là même avec qui j'entretenais une correspondance quand je vivais à Galič.)

Nous partîmes le soir même et le lendemain vers midi nous atteignîmes un îlot qui abritait le poste de garde où tous les voyageurs devaient faire contrôler leurs passeports. N'en ayant point, je dis à Prokofij : « Je suis arrivé à Moscou depuis peu et je n'ai pas eu le temps d'apprendre qu'on a besoin d'un passeport — peux-tu te porter garant pour moi, toi qui es un homme unanimement respecté ? » Cette flatterie eut un tel effet que non seulement à cette occasion, mais aussi à toutes les autres, il se porta garant pour moi. Pendant le voyage, nous jouions aux cartes et les

119. Savva Raguzinskij, Serbe de Raguse (? -1728), aventurier, entrepreneur, diplomate. Installé en Russie depuis 1708, il fut chargé de missions diplomatiques à Constantinople, en Chine, etc. Par ailleurs, à l'époque décrite par Roland, les contacts de Savva avec l'élite russe lui permettaient de conclure des contrats avantageux avec le Trésor ; ainsi, en 1707-1708, il vendit à l'armée de la toile turque pour un total de 31 474 roubles, A. I. Juht, « Russkaja promyšlennost' i snabženie armii obmundirovaniem i amuniciej » [L'industrie russe et l'intendance des uniformes et des munitions pour l'armée], *Poltava*, M. : Académie des sciences de l'URSS, 1959, p. 212. Ceci pourrait expliquer l'existence de rapports étroits entre lui et un marchand de Kazan' comme Reinholtz. Il se peut que Roland non seulement ait entendu parler de Savva, mais l'ait rencontré, puisque l'une de ses lettres à son frère cadet, Gustaf Roland, fut présentée au contrôle du secrétariat des Ambassades par Savva en personne, RGADA, f. 96, op. 1 (1714), d. 4, l. 10 ob.

deux hommes fumaient leurs pipes ; moi, je ne fumais pas, et lorsqu'on m'invitait à le faire, je disais que je ne savais pas fumer. Mais plus tard, quand nous eûmes dépassé Pot' ma, j'appris par Prokofij que nous allions faire escale à Ustjug : il avait des lettres à remettre au voïvode et des commissions à faire auprès de lui. Il s'agissait de l'ancien voïvode de Galič, dont il a déjà été question, qui était de surcroît le beau-frère du patron de Prokofij, Stroganov¹²⁰. Trois jours avant la date à laquelle, selon mes calculs, nous devions arriver à Ustjug, nous jouions aux cartes comme de coutume. Troisième joueur, j'étais assis sur le plat-bord près de l'entrée de la cabine et, en regardant les deux autres fumer, je leur dis : « Donnez-moi aussi une pipe, je vais voir si j'arrive à fumer ! » Après avoir inhalé quelques bouffées, je lâchai la pipe et fis semblant de tomber par-dessus bord (tout en m'accrochant pour ne pas le faire). Les autres, abasourdis, se précipitèrent vers moi et m'aidèrent à gagner le lit, me croyant pris de malaise. Peu après, je simulai une fièvre et demandai à Jockomsson de prendre un peu d'eau-de-vie dans ma gourde et de la mélanger avec de la poudre : c'était, affirmai-je, un bon moyen de faire baisser la fièvre. Je bus l'alcool, en jetant en cachette la poudre, ce qui ne fut guère difficile, tellement les autres étaient pris par le jeu. Dès lors, je cessai de manger et de boire, malgré ma grande faim, dans l'espoir qu'ainsi amaigri je serais plus difficile à reconnaître. Le troisième jour, à dix heures, nous mouillâmes à Ustjug. Prokofij se rendit chez le voïvode qui lui demanda, entre autres, quels étaient ses compagnons de voyage. À onze heures et demie, je vis par la porte ouverte de ma cabine un de ses serveurs monter à bord pour nous souhaiter la bienvenue de la part de son maître et nous inviter tous à partager son repas. Jockomsson répondit qu'il viendrait volontiers, mais que son camarade était malade. « Oui, fit le serviteur, Prokofij l'a déjà dit, mais toi tu n'as qu'à venir ».

Lui parti, quelques femmes finnoises montèrent à bord avec des articles de couture. Je leur demandai si elles pouvaient me procurer quelque chose de bon à boire. Elles dirent que oui ; je leur donnai de l'argent et quelques bouteilles vides et elles m'apportèrent une boisson que je bus avec grand plaisir, malgré son goût médiocre, tellement j'avais soif. J'aurais également volontiers mangé un morceau, mais je ne l'osais pas encore ; du reste, j'en fus empêché par diverses visites, notamment celles de MM. nos officiers. Parmi eux se trouvait Pinello, mon camarade de Galič, qui avait suivi le voïvode en tant que majordome de son fils et qui vivait à présent à Ustjug. Ils souhaitaient avoir des nouvelles de Moscou ; sans découvrir mon visage, je parlai peu et à travers la couverture, et le danger fut évité.

Après leur départ, je vis arriver cinq serveurs du voïvode, chargés de quantité de mets, de vins et de glaces¹²¹. Ils me saluèrent de la part du voïvode et m'invitèrent à me régaler, puisque ma maladie m'avait empêché de prendre part au repas.

120. Épouse de G.D. Stroganov, Marija (Vassa) Jakovlevna, née Novosil'ceva, dame d'honneur.

121. Le mot suédois *is* désignait à l'époque aussi bien l'eau gelée que le mets, probablement une sorte de sorbet, qu'aujourd'hui on appelle *glass*, NdT. Si les réminiscences de Roland sont exactes, les Novosil'cevy-Stroganovy auraient été parmi les premiers à introduire ce dessert en Russie.

Le visage toujours dissimulé par la couverture qui ne laissait voir que mes yeux, je les priai de poser tout sur la table et de transmettre mes remerciements à leur maître. J'aurais bien voulu leur donner un pourboire, mais comme je les avais reconnus — c'étaient tous de vieux esclaves du voïvode —, je m'en retins pour ne pas être immédiatement démasqué.

Mes camarades de voyage ne revinrent que tard le soir, après avoir été bien traités. Moi aussi, je m'étais bien rassasié après le jeûne prolongé. Nous reprîmes la route et arrivâmes, le lendemain matin, à une saline appartenant à M. Stroganov, le patron de Prokofij. Là, j'eus une altercation avec Jockomsson au sujet d'un sac d'œufs que j'avais jeté par-dessus bord la veille, car ledit Jockomsson avait marché dessus en état d'ivresse, en essayant d'atteindre son lit, où quelques centaines d'œufs, qui devaient constituer notre provision pendant le voyage, avaient été posées.

Après cela, nous repartîmes pour Arhangel'sk sans plus nous arrêter ; pendant le trajet, nous vîmes plusieurs grands bateaux qui avaient coulé avec toute leur cargaison et, à une occasion, nous faillîmes nous-mêmes couler en heurtant l'étrave d'un navire qui se trouvait seulement à un pouce au-dessous de la surface.

À notre arrivée à Arhangel'sk vers midi, nous dûmes nous arrêter devant le poste de douane qu'on appelle en russe *tamožnja* pour signaler notre destination. Les deux hommes s'y rendirent ; profitant de leur absence, je hélai un individu parmi ceux qui se trouvaient en grand nombre sur le rivage, lui passai mon petit bagage et quittai l'embarcation en sa compagnie, lui demandant sur le chemin s'il savait où habitait M. Luftus. Il le savait et m'y emmena sur-le-champ ; à l'entrée, je rencontrai une servante et m'enquis si son maître était là. « Non, dit-elle, mais il ne tardera pas à venir ». Je la priai de m'indiquer une chambre où je pouvais poser mes affaires ; elle ouvrit la porte menant au grenier et me conduisit dans une jolie petite pièce. Je m'y changeai promptement et quittai la maison pour éviter de rencontrer M. Luftus qui n'eût pas manqué de m'inviter à dîner. Comme il était fort probable qu'à cette heure de la journée il y aurait des invités et que quelqu'un pourrait me reconnaître, je me dépêchai de m'éloigner par les étroites ruelles qui menaient au quai anglais. Mais à mi-hauteur d'une d'entre elles, j'aperçus un prêtre que je reconnus tout de suite ; il s'apprêtait à tourner au coin d'une autre ruelle et s'arrêta en me voyant. Cette rencontre inattendue en plein Arhangel'sk était hautement inopportune ; je fis donc demi-tour, et lui, remarquant ma manœuvre, se mit à crier très fort : « Rolanti, Rolanti ! » Je regardai autour de moi :

« À qui t'adresses-tu ? lui demandai-je en russe.

— Mais c'est à toi, répondit-il. N'es-tu pas Rolanti, l'homme qui était à Galič ?

— Je n'ai jamais mis les pieds à Galič et je ne t'ai jamais vu », lui dis-je en m'éloignant.

Comment ce prêtre, qui était parmi les plus honnêtes de Galič, s'était retrouvé à Arhangel'sk, je ne le comprenais pas. Il se pouvait cependant que sa femme fût décédée quand je n'y étais plus et qu'il eût voulu se remarier. Car si un prêtre se remariait, il n'avait plus le droit d'exercer le sacerdoce. Mais il faut que j'explique pourquoi nous nous connaissions si bien. Chaque fois qu'il me rencontrait durant mon long séjour à Galič, il me demandait de lui offrir de l'eau-de-vie, il voulait également que je l'invitasse chez moi. Ainsi, une après-midi (cela se passait à

l'époque où j'habitais la maison près du fleuve dont il a été question plus haut et dont le propriétaire s'était plaint auprès du voïvode que j'étais entré par effraction dans son domicile, alors que c'était lui qui m'empêchait d'y prendre mes quartiers), je l'avais invité à passer après le dîner. Il arriva. On était au printemps en pleine débâcle des glaces et, comme j'avais l'intention de mettre fin, une fois pour toutes, à ses récriminations dans la rue, je décidai de le régaler du mieux que je pouvais. Je fis apporter du *kabak* une grosse quantité d'eau-de-vie qu'il but pendant toute la soirée. En rentrant chez lui, dans le noir, il trébucha à mi-chemin et tomba dans la rivière où il fut coincé entre les blocs de glace. Il appela au secours et finit par se faire entendre du premier scribe du *prikaz* qui habitait à quatre maisons de chez moi et qui envoya ses gens pour le repêcher. À sa question : « Où étais-tu ? », le prêtre répondit : « Chez Rolanti. » « Ah bon, tu t'es soûlé chez lui, tu vas y retourner ! » Et voilà qu'ils le ramènent et qu'ils frappent à la porte ; la femme du propriétaire ouvre et s'entend dire par les gens du scribe que là où le prêtre a bu, il va passer la nuit. Or l'hôte ne voulait pas de lui dans son logis, moi non plus je n'avais pas de place où le mettre, mais dans l'entrée il y avait un vieux lit avec un peu de paille et je le fis installer là. À minuit, son épouse arrive, accompagnée de quelques femmes, demande de ses nouvelles, le trouve dans le lit, à moitié gelé, et le fait porter à la maison. Le lendemain, je le rencontrai en ville et il me remercia chaleureusement du bon accueil.

À mon retour, M. Luftus était toujours à table ; je voulus monter au grenier, mais il était fermé ; la servante m'ouvrit une autre pièce, qui donnait sur le couloir, en me disant : « Vous logerez ici. » Je vis que mon petit bagage avait déjà été transporté dans cette pièce fort accueillante¹²². J'en fus contrarié ; mais à cet instant arriva un garçon de service allemand pour m'apprendre ce que je ne pouvais aucunement savoir par avance : mon hôte croyait que j'étais l'homme qu'il avait mandé par écrit et dont il attendait l'arrivée de Moscou. « Notre comptable, m'expliqua le garçon, a démissionné, et vous allez le remplacer. » Voilà qui est bon à savoir, me dis-je.

Ce jour-là, M. Luftus ne me vit point : je ressortis aussitôt et revins tard dans la soirée. Le lendemain de bonne heure, j'étais à nouveau dehors. Ce fut le jour où l'on rendit publique, au son des tambours, l'annonce d'une récompense de deux cents roubles pour ma capture, suivie d'une description détaillée de ma tenue, ma taille et ma chevelure, telles qu'elles avaient été quand on m'avait vu à Moscou. Mais cette description ne concordait plus, car tout avait changé, tant la tenue que la coiffure. Pour ce qui est de cette dernière, j'avais par le passé de très longs cheveux que tous les jours j'arrangeais moi-même selon mes désirs, mais depuis je les avais coupés. Tous mes anciens vêtements étaient restés à Moscou. Qui était à l'origine de cet avis de recherche, je ne le sus que plus tard, à mon retour d'Italie, grâce à une lettre de Hambourg, mais je ne peux pas révéler le nom de cette personne.

122. Après les isbas, Roland apprécie visiblement la maison de M. Luftus. En effet, les demeures des marchands étrangers à Arhangel'sk se faisaient remarquer par leur confort et leur élégance, comme l'atteste la description de la ville faite en 1701 par Cornelius de Bruine, *Putešestvie Kornelija de Bruina čerez Moskoviju* [Le voyage de Kornelij Bruin à travers la Moscovie], M. : 1873.

Le troisième jour, après le dîner, M. Luftus vint me voir dans ma chambre pour me demander pourquoi je ne mangeais pas à la maison et sortais autant. Je lui fis une réponse qui lui parut convaincante.

« Ici, dit-il, un célibataire peut bien gagner sa vie, une fois qu'il se sera habitué aux affaires.

— Je n'en doute point, lui répondis-je, avant de le remercier pour le confortable logis et de lui demander s'il n'avait pas reçu de lettre de Moscou me concernant.

— Non, répondit-il.

— C'est certainement parce que M. votre frère est parti au monastère de Jérusalem, lui dis-je. »

Je demurai chez lui pendant encore deux jours de courrier, évitant de rester à la maison aux heures de repas et prenant les miens là où je le pouvais. Pendant ce temps, je cherchais un autre logement, plus propice à mes desseins, ainsi qu'une occasion de déménager.

À l'époque où je logeais chez M. Luftus, Jockomsson m'envoyait régulièrement des messages m'invitant à passer le voir. Lui-même n'osait pas venir, car il était en mauvais termes avec Luftus ; je l'avais appris pendant notre voyage et en tirais avantage. Un jour, je dus l'accompagner chez le pasteur allemand d'Arhangel'sk, qui voulait à tout prix me rencontrer. Il faut dire ici que ce pasteur était un beau-frère de Jockomsson.

« Vous ne pouvez pas savoir à quel point je me réjouis de rencontrer une personne qui travaille pour Jacob Reinholtz, dit-il en me voyant, car j'ai appris par mon beau-frère que vous venez de Kazan'. Comme vous le savez probablement, j'ai été pendant longtemps le précepteur des enfants de M. Reinholtz, mais depuis quelques années je ne reçois plus de nouvelles de là-bas. C'est pourquoi j'ai été si heureux d'apprendre l'arrivée d'un de ses serviteurs qui, récemment encore, fréquentait la famille à laquelle j'ai toujours été très attaché. » (On devine aisément combien cette découverte fut inopinée !) Il me posa quantité de questions, auxquelles je m'efforçai de répondre du mieux que je pouvais ; mais à la fin je me trouvai dans un tel embarras que je faillis lui révéler la vérité. Tu es un pasteur, pensai-je, tu dois garder secrètes les confidences que tu reçois. Mais, me dis-je aussitôt, si je me confie, tu ne manqueras pas de me trahir pour gagner les deux cents roubles promis. Ainsi, je ne dis rien. À certaines de ses questions, je répondis qu'à telle ou telle occasion, je n'étais pas à la maison, car je ne travaillais au comptoir qu'occasionnellement, étant obligé, en tant que *prikazčik* préposé aux livraisons, de me rendre sans cesse tantôt en Tartarie, tantôt à Azov, tantôt dans d'autres villes. Il se contenta donc de ce que je pus lui raconter, avant tout de la nouvelle selon laquelle M. Jacob Reinholtz était à présent rentré dans les bonnes grâces du tsar, nouvelle qui dut le conforter dans l'idée que j'étais celui pour qui je me faisais passer.

Jockomsson, qui ne me laissait jamais en paix, me demanda pourquoi je ne venais pas au temple le dimanche¹²³. Deux dimanches sont déjà passés, aujourd'hui nous sommes samedi, viens donc demain, on se verra là-bas, me dit-il. Pour dissiper

123. Temple luthérien d'Arhangel'sk.

ses soupçons, je fus contraint de m'y rendre. Je m'assis au dernier rang et, lorsque ceux qui se trouvaient devant se retournaient pour examiner l'assistance, j'avais toujours prêt un mouchoir et faisais semblant de me moucher dès que quelqu'un tournait la tête, car il y avait beaucoup de gens que je connaissais et qui pouvaient me reconnaître. La bénédiction à peine achevée, je me dépêchai de sortir, mais au moment où je voulus m'éclipser, je fus aperçu par le *prikazčik* du consul danois ; il s'appelait Cantzler et était un Suédois de Livonie. Il courut à ma suite, me rattrapa et me salua comme une vieille connaissance.

« Vous vous trompez, Monsieur, lui répondis-je.

— Mais pas du tout, s'écria-t-il. Ne nous sommes-nous pas souvent rencontrés à Moscou, chez mon patron, ainsi que chez le consul anglais, chez M. Schlyter, chez Mellengrefven et d'autres encore ?

— En effet, lui dis-je, mais je vous tiendrai pour une canaille de la pire espèce, si vous me trahissez.

— Je le mériterais, si je le faisais, répondit-il, avant d'ajouter : Je devine vos intentions, cependant je ne peux pas vous aider.

— Je ne vous le demande pas, répliquai-je, dites-moi seulement quelles sont les affaires qui retiennent Jockomsson à Arhangel'sk, car d'après ce que j'ai compris, il fréquente le consul.

— Je vous rendrai volontiers ce service, fit-il. On a appris que le tsar a fait séquestrer tous les biens de Meux, car ce dernier n'a pas livré le cuivre suédois pour lequel il avait conclu un marché avec le tsar. Le tsar lui demande à présent de fournir, au lieu de cela, quarante *pouds*¹²⁴ de rixdales en espèces¹²⁵. Jockomsson est donc venu pour essayer d'acheter toutes les rixdales en espèces que les bateaux de diverses provenances ont à leur bord et c'est dans ce but qu'il a déjà rendu plusieurs visites au consul danois. »

Ce récit apportait de l'eau à mon moulin. Jockomsson m'avait souvent demandé si j'avais enfin reçu la lettre spécifiant mes attributions à Arhangel'sk et chaque fois je devais répondre par la négative.

Le lendemain, Jockomsson m'envoya un billet m'invitant à déjeuner chez lui. À mon arrivée, je vis sur la table du vin, du fromage anglais et bien d'autres choses encore. Pendant le repas, il me demanda à nouveau si la lettre était arrivée.

« Oui, lui répondis-je, et si vous ne m'aviez pas invité, je serais moi-même venu pour vous demander un service que vous êtes plus que quiconque en état de me rendre.

— De quoi s'agit-il ?

— Je vais vous le dire, mais promettez-moi d'abord votre consentement. »

Il promit de faire tout ce qui était dans son pouvoir.

« Eh bien, lui dis-je, je viens de recevoir une lettre de Pétersbourg dans laquelle M. Reinholtz me charge d'acquérir deux pouds de rixdales en espèces. »

124. Environ 655 kg.

125. Le Trésor russe achetait les monnaies étrangères en argent pour frapper les roubles.

Jockomsson, qui jusqu'ici était confortablement installé devant la table, vêtu d'une robe de chambre, se lève d'un bond, s'excuse en alléguant qu'il vient de se souvenir d'une affaire urgente qui demande à être réglée avant midi, s'habille en hâte et m'entraîne dehors, en me priant de revenir une autre fois. Nous nous quittâmes et je me réjouis de m'en être débarrassé de la sorte. Depuis ce jour, nous ne nous revîmes plus.

Je trouvai un logement confortable, permettant d'entrer et de sortir sans avoir à ouvrir une porte extérieure et sans que les gens de la maison s'achent si j'étais chez moi ou non. Un soir, me trouvant dans ma chambre chez M. Luftus, je demandai si le maître de maison était chez lui, sachant bien qu'il n'avait pas d'invités. Ensuite j'allai le voir pour lui demander s'il n'avait toujours pas reçu de lettre de Moscou me concernant.

« Non, répondit-il, il y avait bien une lettre de mon frère dans la dernière livraison du courrier, mais il ne dit pas un mot à votre sujet.

— Cela ne m'étonne guère que M. votre frère ne parle pas de moi ; je n'ai pas eu l'occasion de m'entretenir avec lui avant mon départ, qui a eu lieu en son absence, mais je pensais que vous aviez peut-être reçu une missive de M. Schlyter.

— M. Schlyter est un bon ami, fit-il, mais il a dû oublier cette affaire ; je vais lui écrire avec la prochaine poste.

— C'est également mon intention, lui dis-je, cependant, je ne veux plus vous importuner. Je vous remercie de m'avoir hébergé aussi longtemps et en attendant la réponse, je vais me chercher un autre logis.

— Non, fit-il, ne faites pas ça, restez ici ! »

Il m'invita à partager son repas et m'emmena dans une pièce à côté. Au cours du souper, il s'enquit, entre autres, de ma nationalité.

« Je suis un Dantzigois.

— *Schade, schade*, remarqua sa femme.

— *Worumb dass ?* s'étonna son époux.

— *Ich dackte, dass ehr eine Schwede war*¹²⁶ », répondit la femme, qui était fort jolie et dont le père était le bourgmestre de Narva. Son mari, un Allemand, se fâcha quelque peu en entendant ses propos :

« Tu trouves donc qu'aucune autre nation n'est aussi brave que la suédoise ?

— Ce n'est pas cela, répondit-elle, mais, Suédoise moi-même, j'ai parfois envie de rencontrer un Suédois. »

Je commençais à trouver le temps long et souhaitais pouvoir prendre congé. Le repas terminé, nous allâmes dans le salon et, au moment de partir, je remerciai une nouvelle fois mon hôte pour la bonté et la bienveillance qu'il avait témoignées à l'égard de l'étranger que j'étais, ainsi que pour m'avoir hébergé si longtemps. Il répéta à nouveau, avec insistance, que je ne devrais pas déménager, mais je lui dis adieu et partis.

126. « Dommage, dommage...

Pourquoi donc ?

Je pensais qu'il était suédois... » (allemand incorrect) NdT

Le lendemain de bonne heure, je fis porter mes effets dans le nouveau logis, en faisant désormais très attention à ne pas rencontrer M. Luftus. Pour cela, je ne sortais qu'aux heures du dîner pour me renseigner auprès des matelots du port s'il y avait un bateau prêt à partir parmi ceux qui avaient passé l'hiver ici. On m'en indiqua un. Je m'y fis conduire en barque, exposai mon affaire au second, qui me dit de m'adresser au capitaine qui logeait dans la *Sloboda* anglaise. Un matin, je m'y rendis. À ma question de savoir s'il accepterait de me prendre à bord, l'homme, qui venait juste de se lever, me demanda à son tour si j'avais un passeport.

« Non, répondis-je.

— Sans le passeport, je n'ose embarquer personne, me dit-il. Il voulut savoir à quelle nation j'appartenais et comment j'étais arrivé dans ce pays. Je répondis que je venais de Dantzig et que j'étais arrivé ici trois ans auparavant en tant que commis.

— Et comme M. le capitaine a pu lui-même le constater, ajoutai-je, il est facile d'entrer dans ce pays, mais difficile de le quitter. Avec ces mots, je sortis cinq rixdales en espèces et les lui tendis.

— Revenez demain, fit-il, mon second sera là, et je lui dirai de vous prendre à bord. »

Je revins, rencontrai le second, qui avait déjà reçu l'ordre de m'aider, et nous nous mîmes d'accord sur le moyen d'atteindre le navire, qui mouillait près de Sollenboll, sans attirer l'attention. Il m'attacha un matelot, auquel je montrai où se trouvait mon logement, et promit d'envoyer le jour même la chaloupe qui devait m'emmener. Il le fit ; entre-temps, je payai le propriétaire pour le séjour que j'avais passé chez lui, sans toutefois mentionner que je n'avais plus besoin de ce logement.

Vers midi, la chaloupe envoyée par le second arriva et me transporta jusqu'au navire. Une fois à bord, je me mis d'accord avec quelques matelots pour venir avec moi en ville après la tombée de la nuit chercher mes affaires, car pendant la journée c'eût été trop dangereux.

La nuit suivante, en compagnie de trois matelots, j'accostai au pied d'un rocher tout près de la *Sloboda* anglaise. Deux d'entre eux me suivirent à mon domicile ; nous entrâmes sans faire de bruit pour ne pas alerter les habitants ; ils soulevèrent mon sac de voyage par les poignées ; je les suivis, un bâton à la main. Nous avions pris le raccourci qui menait au quai principal, lorsque deux individus tentèrent d'arrêter les hommes portant le sac. Je leur barrai la route avec mon bâton, ordonnai aux matelots de courir et m'escrimai jusqu'à ce que les porteurs fussent hors de danger. Alertés par les cris, d'autres passants arrivèrent ; alors, je jouai des jambes, descendis en courant la pente rocheuse et sautai dans la chaloupe qui n'était maintenue que par une gaffe et pouvait aussitôt appareiller. Les gens sur le rivage criaient et lançaient des appels, mais nous ne voulûmes pas nous attarder. Afin qu'ils ne remarquassent pas vers quel navire nous nous dirigeons, j'ordonnai de ramer vers un bateau hollandais qui était amarré au milieu de toute une flottille de navires arrivés ces derniers jours. Là, nous attendîmes une heure ou deux (j'en profitai pour acheter un demi-baril de genièvre, un fromage hollandais et une bonne quantité de beurre ; ces deux dernières denrées se révélèrent fort utiles au cours du

long voyage qui suivit), après quoi nous ramâmes discrètement jusqu'à notre navire. Le lendemain, beaucoup de gens prirent des barques pour voir de près les bateaux, mais ils allèrent tous vers la flottille et personne ne vint jusqu'à nous qui mouillions plus loin, à l'écart de tout le monde. Je partageai le genièvre entre les matelots, en guise de récompense, ce qui les disposa favorablement à mon égard, car il n'y avait pas de genièvre à bord et la nourriture laissait à désirer, comme je le raconterai plus loin¹²⁷.

Quand le capitaine eut réglé ses affaires en ville, il monta à bord et donna l'ordre du départ. Nous appareillâmes. Sachant qu'on ferait halte à la citadelle avant de prendre le large, je m'arrangeai avec l'équipage pour faire en sorte que le navire ne fût pas inspecté. C'était une frégate munie de quarante-huit canons, avec deux ouvertures permettant de descendre par des échelles sur le premier pont. Je plaçai deux hommes près de chacune, en haut et en bas, avec l'instruction de ne laisser remonter aucun Russe avant que ceux qui se trouveraient sur le pont ne leur signalassent que le capitaine et l'officier russe avaient quitté la cabine. Le cuisinier et le maître d'équipage devaient prendre place devant les fourneaux situés près de la fosse aux câbles ; quelques autres matelots avaient reçu l'ordre de se promener sur le premier pont. Lorsque les Russes arriveraient pour fouiller le bâtiment, on les laisserait faire jusqu'à ce qu'ils s'apprêtent à visiter la fosse aux câbles. À ce moment, le maître d'équipage et le cuisinier engageraient une bagarre avec eux ; d'autres matelots se trouvant à proximité leur viendraient en aide, tandis que les hommes postés en bas des échelles feraient de leur mieux pour les empêcher de remonter. Après leur avoir administré une bonne correction, quelques-uns iraient se plaindre devant les deux capitaines en criant haut et fort que les Russes molestent les marins. Lorsque le navire arriva près de la citadelle, un officier russe accompagné de six soldats monta à bord pour procéder à un examen minutieux, le gouverneur ayant donné l'ordre de bien inspecter tous les navires en partance afin qu'ils

127. Il en sera effectivement question dans la seconde partie du récit ; voici le passage qui suit le départ d'Arhangel'sk :

« Le capitaine Cornelius Klingert devait se rendre compte qu'il n'y avait que très peu de vivres à bord, après qu'il avait été contraint de passer l'hiver à Arhangel'sk, où aucun navire ne voulait mouiller, tellement le port était exécrable et peu sûr ; c'est pourquoi il acheta, non sans peine, trente moutons vivants, qu'on gardait sur le pont, ainsi qu'une grande barque remplie de foin, et aussi une importante quantité de beurre russe, lequel, selon la coutume locale, n'était pas salé, car il était confectionné à partir de la crème qu'on mettait au four répartie dans des pots, puis laissait refroidir. Lorsque nous avons atteint le 74° de la mer Blanche [il s'agit d'une erreur : la mer Blanche ne va pas au-delà du 66° – NdT], malgré le soleil qui restait au-dessus de l'horizon pendant toute la nuit, le froid était tel que les moutons crevèrent les uns après les autres. Le capitaine voulut qu'on les mange et, pour donner l'exemple, il en mangea lui-même, ainsi que le maître d'équipage, mais personne ne voulut l'imiter : on jeta les bêtes mortes pardessus bord ». La viande bovine salée, conservée dans des tonneaux, se révéla à son tour immangeable, la famine menaçait. Par bonheur, Roland et ses compagnons réussirent à acheter « pas cher » une cargaison de poisson chez des pêcheurs qu'ils avaient rencontrés « à la hauteur de la péninsule de Kola ». Malheureusement, ils durent en jeter une bonne partie, car il n'y avait pas de sel pour le conserver ; après quoi ils furent réduits à se nourrir de « bouillie d'avoine avec une noisette de beurre ». Cependant, lorsqu'ils descendirent jusqu'au 30°, le beurre non-salé devint également immangeable. Diverses tentatives pour s'approvisionner en vivres et en eau potable échouèrent et il leur fallut attendre l'arrivée à Libourne pour mettre fin à la disette. NdT

n’emmènent personne en plus de ceux qu’ils avaient à bord à leur arrivée (à cette fin, on comptait avec précision le nombre des arrivants). C’est pour cette raison que je m’étais caché dans la fosse aux câbles.

Mes instructions furent suivies à la lettre, d’autant plus volontiers que les matelots avaient grandement souffert des Russes durant l’hiver passé à Arhangel’sk où leur navire était resté pendant onze mois. En entendant les plaintes de ses hommes, notre capitaine se fâcha et adressa de vifs reproches au capitaine russe. À l’instant où ils sortirent de la cabine, on laissa les Russes remonter et leur chef se rua sur eux avec sa canne. Sans les laisser ouvrir la bouche pour se défendre, il les fit sauter par-dessus bord dans la chaloupe en les menaçant d’une raclée dès qu’ils accosteraient à la citadelle¹²⁸. Il faut mentionner ici que selon la coutume en vigueur en Russie à cette époque — que j’avais mentionnée plus haut et dont j’avais fait usage moi-même — celui qui portait plainte le premier était assuré d’avoir gain de cause.

Dès que la chaloupe russe se fut éloignée du navire, le maître d’équipage vint ouvrir la porte et me raconta comment les choses s’étaient déroulées. Je pus remonter sur le pont, mais comme à la citadelle on tardait à hisser le drapeau signifiant que le bateau était autorisé à passer, je continuais à craindre leur retour. Mais rien de tel ne se produisit et nous quittâmes Arhangel’sk le 24 juin 1714¹²⁹.

[...]

128. Aussi invraisemblable qu’il puisse paraître, cet épisode a sans doute un fondement réel, car il s’agirait d’une ruse souvent pratiquée, comme en témoigne, entre autres, le matelot anglais John Nicol dans ses souvenirs rédigés près d’un siècle plus tard, *The Life and Adventures of John Nicol, Mariner*, 1822. NdT

129. La majorité des prisonniers suédois retrouvèrent leur pays après la paix de Nystad (1721), mais le retour légal dura des années et se heurta parfois à autant de difficultés que la fuite de Roland ; Šebaldina, *Švedskie voennoplennye...*, p. 59-61.